

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 22 au 28 janvier: 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1902.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 30 janvier 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS



MEDECINS SERBES SOIGNANT UN SOLDAT BULGARE



SUR LA ROUTE DE PIROT, UN POPE A CHEVAL



UN 75 SERBE DONT
LE BOUCIER A ÉTÉ ATTEINT PAR UN OBUS



CE PRISONNIER BULGARE FUYAIT. SON GARDIEN SERBE LE BLESSA ET AIDA À LE TRANSPORTER À L'AMBULANCE

QUELQUES EPISODES DE LA RETRAITE SERBE. — Un officier bulgare prisonnier s'enfuyait. La sentinelle serbe tira, blessa le captif, puis aida à le transporter à l'ambulance. — Un canon serbe avait admirablement concouru à une action où l'ennemi souffrit beaucoup : ce canon a été décoré de drapeaux, puis enterré pour être conservé comme un trophée, après la paix. — Les ambulances serbes ont suivi la retraite et prodigué leurs soins aux blessés sur la route de l'exil. — Les popes ont suivi leurs fidèles, et ils reviendront comme ils sont partis, sous leurs grands parapluies, et à cheval.

Il vient de me quitter en me serrant la main très chaleureusement. Il y a trente ans que je ne l'avais vu. J'ai été très heureux de le revoir, et nous avons causé avec vivacité et animation pendant une bonne heure. Et voici que je me demande ce qui lui est arrivé depuis trente ans, s'il est marié, s'il a des enfants, quelle carrière il a faite, quelle destinée a été la sienne; et voici que je m'aperçois qu'il ne m'a pas dit un mot de lui, que je ne lui ai rien demandé sur lui et que je ne lui ai pas dit un mot de moi et que sur ma personne il ne m'a rien demandé du tout. Nous avons parlé France, Angleterre, Russie, Allemagne; de nous, rien, pas un mot. La chose est étrange.

Elle n'est pas étrange du tout, mais elle est significative; elle signifie que, par le temps où nous sommes, deux Français qui se rencontrent ne sont que des Français. Ils peuvent être amis, parents, cousins, frères; ils ne se connaissent qu'en tant que Français; ils ne s'interrogent, ils ne se consultent, ils ne se renseignent qu'en tant que Français. La France s'est emparée d'eux et les a pénétrés d'elle-même à ce point qu'à parler proprement et sans métaphore ils ne respirent qu'elle. Elle est la pensée qui remplit leur âme et l'air qui passe par leur bouche. Cet homme qui me parlait là, tout à l'heure, il a des intérêts personnels et des affections personnelles. Il les a et il y tient sans doute très fort. Mais il a la pudeur d'en parler à ce moment de l'histoire de France; disons mieux: parlant à un autre Français, il n'y songe pas; l'idée ne lui vient pas de parler de lui, chose qui, à tout autre moment, serait incroyable.

Remarquez de plus qu'il ne parle pas non plus de moi. Ma personnalité lui est indifférente ou, plutôt, lui échappe. Il est bien venu pour me voir, pour constater que j'existe et à quel degré je suis encore vivant; mais, dès qu'il l'a eu vu, d'un regard, d'un coup d'œil, cela lui a suffi et il n'a pas insisté le moins du monde. La préoccupation de la patrie a donc, sinon détruit, du moins suspendu en lui — en moi aussi, du reste — deux choses infiniment fortes et presque également fortes chez un civilisé: l'égoïsme et l'amabilité, la préoccupation spontanée de soi et la préoccupation volontaire des autres. Cet homme qui est là — cet homme aussi qui est moi — est comme débarrassé de lui-même et des autres pris individuellement. Il n'est qu'une cellule française qui vit, qui pense et qui parle.

Remarquez que ceci qu'il ne me parle pas de moi et ceci qu'il ne me parle pas de lui, au fond, c'est même chose. Rousseau disait à un de ses amis: « Vous ne m'aimez donc pas? Vous ne me parlez jamais de vous! » Et, en effet, la confiance suppose l'amitié pour celui à qui on la fait. Mon vieil ami, en ne me parlant pas de lui tout autant qu'en ne me parlant pas de moi, m'a montré qu'il ne m'aimait guère. Et moi-même...

Tout cela revient à dire que les individualités s'effacent, que nous ne nous aimons que dans la patrie et que ce que nous aimons dans les autres, c'est la patrie seule. Disparition du moi. En présence de certaines nouveautés philosophiques, Michelet disait: « Qu'on me rende mon moi. » De nos jours, en France, il n'y a plus de moi, et, en vérité, ce n'est pas moi qui crierai pour qu'on nous le rende: il tenait trop de place.

Merci, mon cher vieil ami. Vous m'avez appris quelque chose: vous m'avez appris à faire abstraction des personnalités. En ne me parlant que de la France, vous m'avez appris naïvement, ingénument, qu'il ne faut songer qu'à elle. Vous n'y avez mis aucun dessein, aucun artifice, même aucune pensée consciente. Vous avez été absolument vous-même en ne songeant pas à vous-même. Votre haute, votre profonde personnalité a consisté, à un moment donné, à n'être point une personne. Nos défenseurs des tranchées ont des façons plus héroïques de s'oublier; mais, enfin, vous aussi vous avez pratiqué l'oubli de vous-même. Cela est très bien. Je voudrais que longtemps, que toujours, ces façons, si bonnes comme signes, comme symboles, se maintinssent entre nous. Je ne serais pas fâché qu'on prit l'habitude, en s'abordant, de dire, non plus: « Comment vous portez-vous? », mais « comment va la France? ».

Emile Faguet,
de l'Académie française.

Ce que l'on dit

En attendant...

Très humblement, je dépose sur le tapis vert de l'administration des Postes et Télégraphes le projet d'une toute petite réforme qu'il serait bien facile de réaliser.

Dans tous les bureaux de postes, il y a un guichet qui porte cette inscription: « Timbres-poste. Poste restante. »

Il paraît que les personnes qui vont chercher leurs correspondances poste restante doivent être parfois considérées avec quelque méfiance, au nom de la morale et aussi de la sécurité publique. C'est possible, bien que beaucoup des clients de ce guichet, je suppose, doivent être en ce moment de pauvres réfugiés qui n'ont pas encore de domicile fixe. Mais, en tout cas, ceux qui s'adressent à ce guichet pour demander un carnet de timbres à 5 centimes ou quelques timbres à 25 centimes — toutes vignettes qu'il est impossible de se procurer au distributeur automatique, lequel, d'ailleurs, est généralement détraqué, sans compter qu'il faut avoir des gros sous dans sa poche pour s'en servir — ceux-là, c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde.

Or, M. Tout le Monde se trouve là fréquemment en concurrence avec un adversaire redoutable qui s'appelle « le débitant », le débitant des bureaux de tabac-marchands de vins, qui vient renouveler sa provision. Il arrive avec une liste de commande imposante: 50 francs de timbres à 10 centimes, autant à 5 centimes, 100 francs à 25 centimes, je ne sais combien à 1 et 2 centimes. Cela nécessite toute une comptabilité et pas mal de temps. Chaque débitant en a pour dix bonnes minutes. S'il s'en trouve deux à passer devant le pauvre diable qui n'est là que pour affranchir une pauvre lettre, celui-ci peut compter sur vingt minutes de « poireau ».

Le débitant est un client sérieux qu'il importe de soigner. J'en demeure d'accord. Mais il me semble qu'il y aurait un moyen bien simple d'épargner au public ordinaire la triste obligation de languir presque indéfiniment à l'ombre du symbolique légume: c'est d'avertir MM. les débitants qu'ils seront servis à une heure déterminée, dans les premières heures qui suivent l'ouverture du bureau, et au cours desquelles l'affluence est moins grande.

Cela est bien simple, n'est-ce pas? Mais vous verrez qu'on n'en fera rien. Vous me demanderez alors pourquoi j'écris ces lignes? Mon Dieu! c'est pour décharger ma conscience.

Pierre Mille.

Le roi Nicolas de Monténégro a fait à Excelsior l'honneur d'accueillir son photographe et de l'autoriser à le photographier avec sa famille.

Particulièrement aimable avec notre envoyé, le souverain se prêta de la meilleure grâce à l'indiscrète opération, et même, pendant que l'on préparait l'appareil, il parla de Paris et du séjour qu'il y fit, il y a bien longtemps.

Oui, monsieur, dit-il entre autres, je n'ai pas oublié mes études au lycée Louis-le-Grand et même, puisque j'en parle, je vous dirai que je serais heureux de savoir s'il reste encore quelques-uns de mes camarades de classe.

Notre opérateur nous a redit le touchant propos. Si ce petit récit tombe sous les yeux d'un condisciple du roi Nicolas...

Du Cri de Paris:

Tout récemment, un déjeuner réunissait quelques hommes qui ne touchent que de loin à la politique et ne s'intéressent qu'en spectateurs à nos luttes parlementaires.

On en vint à parler du président du Conseil, dont quelques-uns de ces messieurs sont les amis personnels.

L'un d'eux, pour donner une idée du caractère de M. Briand, conta cette anecdote:

Après sa sortie du ministère en 1911, vous vous souvenez qu'il fit une croisière en Méditerranée. Je le rencontrai un jour qu'il se promenait dans les bois de l'Estérel. Il s'indignait de découvrir partout des pièges tendus aux oiseaux. Cette tuerie absurde le navrait. Et voyez comme il est bon! Il s'arrêtait pour délivrer tous les petits oiseaux qu'il trouvait pris.

Oui, dit un des convives, il délivrait les oiseaux, mais il ne détruisait pas les pièges.

Le mot a été répété dans le monde parlementaire.

Il y obtint beaucoup de succès. Inutile de dire pourquoi.

Certes, il y a quelques jours seulement que, sans nulle intention de les peiner, nous avons signalé ici même les mélomanes du neuvième arrondissement et leur obsédant cri de ralliement, inspiré directement d'un rythme wagnérien.

Ces braves jeunes gens se sont affligés d'avoir, par hasard, adopté un refrain boche. Ils nous écrivent pour déclarer qu'ils sont prêts à y renoncer. Mais comme il faut bien se reconnaître dans la nuit parisienne et que nos jeunes conscrits répugnent au hideux sifflet des mauvais drôles, ils nous demandent par quoi remplacer l'air de Siegfried. Par quoi? Dame... nous voilà bien embarrassés.

Pourtant, il y aurait peut-être quelque chose qui ne ferait pas mal: une belle et glorieuse cadence guerrière. Tenez, messieurs, un fragment de la marche du régiment qui s'est le plus superbement illustré au cours de la bataille de la Marne. Voulez-vous? Ce sera de circonstance et un hommage encore, par vos lèvres à peine moustachues, vers les beaux poilus, vos aînés.

Quelques petits chiffres ne font pas trop mal, parfois, dans une colonne d'échos. Veut-on savoir, d'après M. F.-W. Hirst, directeur de *The Economist*, ce que coûte actuellement la guerre, par jour:

Grande-Bretagne	125.000.000 »
Allemagne	100.000.000 »
France	80.000.000 »
Russie	80.000.000 »
Autriche	80.000.000 »
Italie	38.000.000 »
	495.000.000 »

En chiffre rond, 500.000.000 par jour.

Quel aveu, mon empereur!

Il vient du kaiser, mais nous arrive des Philippines. Il y a, paraît-il, deux courants d'éducation aux Philippines, le britannique et le germanique. Les habitants de ces îles lointaines étant des êtres civilisés, j'imagine que leur cœur ne balance pas. Cela d'ailleurs se conçoit, si l'on doit en croire le kaiser lui-même. La *Philippines Free Press* nous apprend en effet que, dans un discours prononcé en 1896, l'empereur Guillaume reprochait à l'école allemande de « ne pas savoir former des citoyens ».

Jamais nous n'oserions aller aussi loin. Et pourtant, comme c'est vrai! On forme surtout des militaires, en Bochie. Quant à des citoyens...

Pendant que nous écrivions, l'autre jour, notre écho sur l'opium à Paris, le service de la police spéciale de Marseille procédait à l'arrestation de deux mauvais sujets qui se livraient, là-bas, au trafic de la drogue. Bravo! Les drôles colportaient trois kilos de poison. Ils ont été écroués. Le geste est beau. Il mérite une réplique dans nos murs.

Nous savions qu'en Allemagne sévit une crise alimentaire très grave. Nous savions que l'introduction de la carte de pain a été suivie de celle de la carte de lait, et qu'il y a dans la semaine deux jours « sans viande ».

Mais ce que nous ne savions pas, c'est que quiconque, parmi les Boches, fabrique ou mange de la crème fouettée est passible d'une amende de 1,500 mark.

... Et maintenant, nous le savons.

Le Veilleur.

EXCELSIOR PUBLIE CHAQUE JOUR UN CONTE

A partir du 1^{er} Février

EXCELSIOR

paraîtra sur 16 pages

4 fois par semaine

Le mardi, le jeudi (la page des Femmes, la Mode et la série de GYP).

Le samedi (la Vie intellectuelle, la Guerre scientifique) — et le dimanche (l'Humour et la Guerre).

EXCELSIOR PUBLIE CHAQUE JOUR UN CONTE

LA GUERRE RACONTÉE
PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

La marche "en vermicelle"

Les hommes savent que le régiment va « donner » demain. On a dépassé l'artillerie lourde, qui prépare l'assaut de l'infanterie en arrosant les positions ennemies, et déjà on s'est engagé dans le boyau qui conduit à la première ligne. Trois mille hommes vont, en file indienne, dans cet étroit couloir, dont les sinuosités calculées font que l'horizon de chacun est borné à quelques mètres. Chaque soldat ne voit que les trois ou quatre camarades qui le précèdent et les trois ou quatre camarades qui le suivent. A sa droite et à sa gauche, une muraille fangeuse ; sous ses pieds, la boue ; au-dessus de sa tête, le sifflement des obus, le vrombissement des éclats, le gazouillis des balles. Quand c'est un gros projectile qui fend l'air, on a l'illusion très nette du passage d'un chemin de fer aérien...

Et l'on s'en va péniblement, s'arrêtant, repartant, reculant parfois, sans savoir pourquoi. La transmission des ordres, de bouche en bouche, est lente et difficile, leur exécution plus difficile encore. On entend des phrases dans ce genre :

— Faites passer : on demande le génie.
Une demi-heure s'écoule. La réponse arrive :
— Faites passer : qui est-ce qui le demande ?
Encore une demi-heure, puis :
— Faites passer : c'est le colonel du .. d'infanterie.

Nouvelle attente non moins longue, et enfin :
— Faites passer : le génie demande un ordre écrit...

Où bien l'indication suivante circule de la tête à la queue de la colonne :

— Baissez-vous ; et attention au fil téléphonique !

Et alors il y a toujours un loustic pour s'écrier :

— On demande un ordre écrit !
Un peu plus loin, c'est autre chose :

— Rangez-vous contre la paroi de droite. Il va passer des blessés !

Et les blessés, légèrement, passent, les uns en boitant, d'autres portant le bras en écharpe, d'autres ayant la tête enveloppée d'un pansement.

Alors, on s'interpelle :

— Ça barde ?
— Tu parles !...

Puis, il faut encore se ranger pour une file de prisonniers, et la joie des poilus se manifeste :
— Eh bien ! vieux Fritz, c'est comme ça que tu vas à Paris ?

Quelquefois, le « vieux Fritz » répond dans le plus pur accent parisien, sans dissimuler son contentement :

— Dans tous les cas, la guerre est finie pour moi !

Soudain, une émotion... Un 77 tombe en plein sur le bord du boyau... Il n'éclate pas... Et le loustic s'écrie :

— Celui-là faudra le renvoyer chez Krupp !

Mais il y a vingt-quatre heures bientôt que l'on marche, que l'on s'arrête, que l'on recule, que l'on repart, pour s'arrêter, reculer et repartir. Les hommes s'énervent. L'anxiété a fait place à l'impatience. Ils ont hâte de se battre. L'un d'eux demande à un blessé qui s'en retourne vers l'arrière :

— Sommes-nous encore loin de la première ligne ?

— Cinq cents mètres à peine.

— Ah ! tant mieux ! on en a plein le dos de la marche en vermicelle...

Et, quelques heures plus tard, l'artillerie s'étant tue, les fantassins s'en vont résolument vers la mort et vers la gloire.

Léon Groc.

M. Vesnitch, ministre de Serbie, est élu membre de l'Institut de France

Dans sa séance d'hier, l'Académie des Sciences Morales et Politiques a nommé membre correspondant, à l'unanimité, M. Vesnitch, en remplacement de sir William Anson, décédé.

En même temps qu'une manifestation de sympathie pour l'héroïque nation serbe, cette élection est un juste hommage aux mérites personnels du nouvel académicien. M. Milenko R. Vesnitch, qui représente aujourd'hui la Serbie à Paris, est un juriste de carrière, membre de l'Institut international de droit et de la Cour de La Haye, auteur d'ouvrages sur la responsabilité pénale chez les Slaves du Sud, le Code civil monténégrin, le droit international chez les Slaves méridionaux, etc. ; il a traduit en serbe les notes de Taine sur l'Angleterre, les livres classiques de Rivier sur le Droit des gens, etc.

UN ZEPPELIN SUR PARIS

Paris, si obscur toutes les nuits, était hier soir plus mal éclairé encore que d'habitude.

C'était l'alerte !

En effet, on avait signalé, à 9 h. 30, un « engin aérien » au-dessus de la région de La Ferté-Milon. La nouvelle avait été transmise aussitôt à Paris, où, dès 10 heures, les pompiers faisaient retentir les notes du « garde à vous ».

Dans la nuit de plus en plus noire, on a entendu des ronflements de moteurs — car nos avions faisaient leurs rondes — et aussi quelques détonations. On a vu le réflecteur de la tour Eiffel promener dans l'ombre ses pinceaux de clarté. On a vu quelques fusées lumineuses monter vers le ciel.

MINUIT

Un Zeppelin a, en effet, volé au-dessus de Paris. Il a jeté plusieurs bombes

Il y a des victimes.

Les Beaux projets d'un fantoche

Une dépêche de Durazzo à l'Idée nationale assure que l'Autriche et l'Allemagne préparent avec grand soin la rentrée du prince de Wied en Albanie.

L'ancien mbret se trouve actuellement à Prizrend, entouré d'un certain nombre de chefs albanais du nord, gagnés à la cause autrichienne.

Le prince de Wied ferait prochainement son entrée solennelle en grande pompe à Scutari où ce coup de théâtre est préparé par la diplomatie austro-hongroise.



NAUFRAGE? MINE? TORPILLE?

L'« Appam », que l'on croit perdu, transportait des prisonniers allemands

LONDRES. — Le Daily Express annonce que le vapeur Appam, dont la perte paraît certaine, ramenait en Europe des prisonniers allemands du Cameroun.

L'ex-vice-roi du Caucase



Le prince Vorontsov-Daschkof, ancien vice-roi du Caucase, est mort à Aloupka (Crimée). On sait qu'il fut remplacé à la tête de l'armée russe du Caucase par le grand-duc Nicolas.

DÉS MUNITIONS!

**MM. Lloyd George et Bonar Law
viennent conférer
avec M. Albert Thomas**

Le ministre des Munitions d'Angleterre, M. Lloyd George, accompagné de son collègue, M. Bonar Law, ministre des Colonies, est venu à Paris conférer avec M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat de l'Artillerie et des Munitions.

Plusieurs personnalités anglaises les accompagnaient : le général sir William Robertson, chef d'état-major général ; le général Du Lane ; le colonel Lee ; le major Lucas ; MM. J. Macpherson et Davies.

La conférence avait pour objet les fabrications et le programme d'armement communs aux Alliés.

Deux réunions ont été tenues : l'une, le matin, au ministère de la Guerre, avec les représentants des états-majors ; l'autre, l'après-midi, au sous-secrétariat, avec les techniciens de l'artillerie. M. Lloyd George a également visité les ateliers de Puteaux.

Dans la soirée, les ministres anglais ont été reçus par le président du Conseil, avec lequel ils se sont entretenus des résultats de ces deux réunions.

A PROPOS DU VOYAGE DU CARDINAL MERCIER

**NOUVELLE CONTRIBUTION
au dossier des atrocités allemandes**

Quatre enfants fusillés

Le cardinal Mercier est sur le point de regagner la Belgique, où sa force morale est si secourable à ceux qui souffrent depuis tant de mois au milieu des deuils et des ruines.

On nous écrit de Rome que son séjour là-bas a fait grande impression. Il a parlé si haut et avec une éloquence si émouvante que le Vatican en a été secoué.

On croit qu'il laisse entre les mains du pape un dossier contenant le récit détaillé des horreurs allemandes, avec l'attestation autographe des victimes survivantes ou des témoins. Ces preuves irrécusables ne peuvent être qu'une illumination pour des consciences droites et pures.

Le cardinal Mercier n'aura sans doute pas manqué d'insérer en ce dossier, où abondent les exemples de froide férocité, cet épisode absolument authentique qui passe en horreur les pires atrocités décrites jusqu'à présent, et qu'un membre du gouvernement belge nous a conté :

Dans une petite ville, les Allemands avaient pris comme otages, pour les fusiller, les notables du pays, tous pères de famille. Apprenant cette cruauté qui va mettre dans la détresse tant de femmes et presque une centaine d'enfants, le maître d'une école demande à ses élèves s'il ne s'en trouverait point parmi eux pour remplacer les pères de famille. Sans hésitation, tous se lèvent et, en le faisant, ils savaient qu'ils allaient à la mort.

Résolus, ils prirent donc la place des otages. Insensibles à cet admirable héroïsme de l'enfance, comme ils le sont à la faiblesse des vieillards et des femmes, les Allemands en choisirent quatre et les fusillèrent les uns après les autres.

On banda les yeux du premier, et, lorsqu'il fut tombé, on obligea le second à détacher lui-même le bandeau tout sanglant et à le mettre sur ses yeux.

Quand ce pauvre petit se fut affaissé lui aussi sous les balles des bourreaux, le troisième dut reprendre le même bandeau. Et lorsqu'il fut immolé à son tour, la dernière victime fut contrainte au même effroyable supplice avant de tomber elle-même parmi les cadavres.

Dans une bourgade voisine, un père dut, le revolver sous la gorge et les baïonnettes dans le dos, assister, malgré ses supplications et ses cris de rage affolée, à l'exécution de ses deux fils. Lorsqu'ils furent par terre, l'officier allemand qui avait commandé le feu voulut obliger le père à creuser une fosse pour ses enfants et à les y déposer lui-même. Défaillant de douleur, secoué de sanglots, il protesta qu'il aimait mieux mourir. Dix balles abrégèrent sa torture.

Vilna est en flammes

Depuis quelques jours, Vilna est la proie des flammes qui dévorent les quartiers dont les maisons sont construites en bois.

Un ministre serbe à Paris

M. Mintchitch-Moutchilo, ministre des Finances de Serbie, est arrivé hier matin à Paris.

AUTOUR DE SALONIQUE

les Alliés renforcent leurs positions

La défense de Salonique est notablement renforcée par l'occupation du promontoire et du fort de Karabouroun, qui commande à l'est le goulet extérieur de la rade, les quatre grandes puissances alliées, Angleterre, France, Russie, Italie, ont fourni des détachements au corps de débarquement. Les marins se sont établis dans la citadelle grecque, dont le commandant, sans faire aucune résistance, s'est borné à une protestation; l'infanterie française, pendant ce temps, s'était portée à l'intérieur, sur le revers de la forteresse.

Cette action a été dictée par des raisons toutes stratégiques : on avait, en effet, des motifs de croire qu'un sous-marin allemand se ravitaillait sur cette côte : le navire anglais *Norseman* a été torpillé par un sous-marin allemand près de la pointe de Karabouroun, dans les eaux territoriales grecques. C'est pour empêcher le retour de pareils faits que les Alliés ont débarqué sur ce point.

L'attaque de Salonique, d'après le *Novoié Vremia*, serait l'objet d'une préparation active par nos ennemis : l'armée turque réunie en Bulgarie et en Thrace, et comptant 150.000 hommes, se joindra à l'armée bulgare qui occupera le front Monastir, Guevgueli, Doiran, Stroumitza, Petritz; elle attaquera Salonique par le nord-est tandis que les Bulgares et les Allemands marcheraient sur la ville par le nord-ouest.

Un toast de François-Joseph

L'empereur François-Joseph a porté le toast suivant au dîner donné à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur Guillaume :

« Je pense aujourd'hui avec une cordialité particulière à Sa Majesté l'empereur d'Allemagne et roi de Prusse, cher ami fidèle et allié dans la lutte qui nous a été témérairement imposée et que nous menons en commun dans une étroite fraternité d'armes. »

« Nous avons accompli de grandes choses depuis un an sur les différents théâtres de la guerre et nous pouvons considérer avec satisfaction et fierté les résultats militaires obtenus. »

« Animé du meilleur espoir pour l'avenir et pénétré des sentiments d'une amitié inaltérable pour l'empereur et roi, je prends une part intime et d'un cœur profondément ému à son anniversaire et je forme les meilleurs vœux pour la prospérité et la victoire de notre juste cause. »

Les communiqués britanniques

LONDRES. — Communiqué britannique du front ouest, 21 heures :

Tard dans l'après-midi d'hier, protégés par un violent feu d'artillerie, de mousqueterie et de mitrailleuses, les Allemands ont tenté une attaque d'infanterie contre le saillant de nos tranchées au nord-est de Loos.

Cette attaque a été repoussée par notre feu. La nuit dernière, la canonnade et la fusillade allemandes ont été actives à l'est d'Armentières. Notre artillerie a riposté.

Aujourd'hui, les Allemands ont fait éclater une mine à Fricourt et une autre à l'est de Guinchy, sans causer de dégâts. De notre côté, nous avons fait éclater une mine à l'est de Givenchy.

L'artillerie allemande a été très active contre nos tranchées au nord de Maricourt, entre Loos et le canal de La Bassée, à l'est d'Armentières et au nord de Wytschaete.

Nous avons riposté, endommageant les tranchées allemandes sur de nombreux points.

Les opérations de l'armée d'Egypte

On communique les détails officiels suivants sur le combat livré le 23 janvier à la frontière occidentale d'Egypte.

Ce ne fut qu'à l'aube du 23 janvier que l'ennemi a eu vent de l'approche de nos troupes. Des déserteurs arrivés à Marsa-Matru rapportent que les pertes des Senoussis sur un seul flanc dépassaient le total des pertes du combat du 25 décembre.

Ces pertes comprennent quelques officiers turcs. La gravité de cette défaite a découragé les Bédouins qui quittaient, dit-on, les Senoussis pour retourner vers l'est.

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE
Phosphatine
Falières
Aliment des Enfants

LA SITUATION MILITAIRE

Nouvelle attaque allemande nouvel échec

La lutte se poursuit autour de Neuville-Saint-Vaast et tourne de plus en plus à notre avantage : au nord de la Folie, sur la pente occidentale du coteau dont le sommet est à la cote 140, l'ennemi avait réussi à pénétrer dans quelques éléments de tranchées que nos contre-attaques lui reprennent. Mais une nouvelle attaque, plus importante que celle de ces derniers jours, a été prononcée au sud d'Arras, dans le secteur compris entre la Somme et la voie ferrée d'Amiens à Laon par Chaumes. Depuis l'hiver dernier, les positions avaient été maintenues de part et d'autre en cette région, et les opérations s'y réduisaient à d'intermittents duels d'artillerie, qui avaient lieu de préférence dans le voisinage de la voie ferrée, autour de Lihons. Le pays est faiblement vallonné; les tranchées allemandes et les nôtres y courent parallèlement du nord au sud sur des coteaux à peu près égaux en hauteur. L'effort principal de l'ennemi paraît avoir porté, cette fois, sur la moitié septentrionale de ce secteur, entre la Somme et la route d'Amiens à Péronne. Il a partout échoué, sauf sur un point où nous n'avions que des avant-postes, parce qu'on n'y pouvait organiser de fortes positions défen-

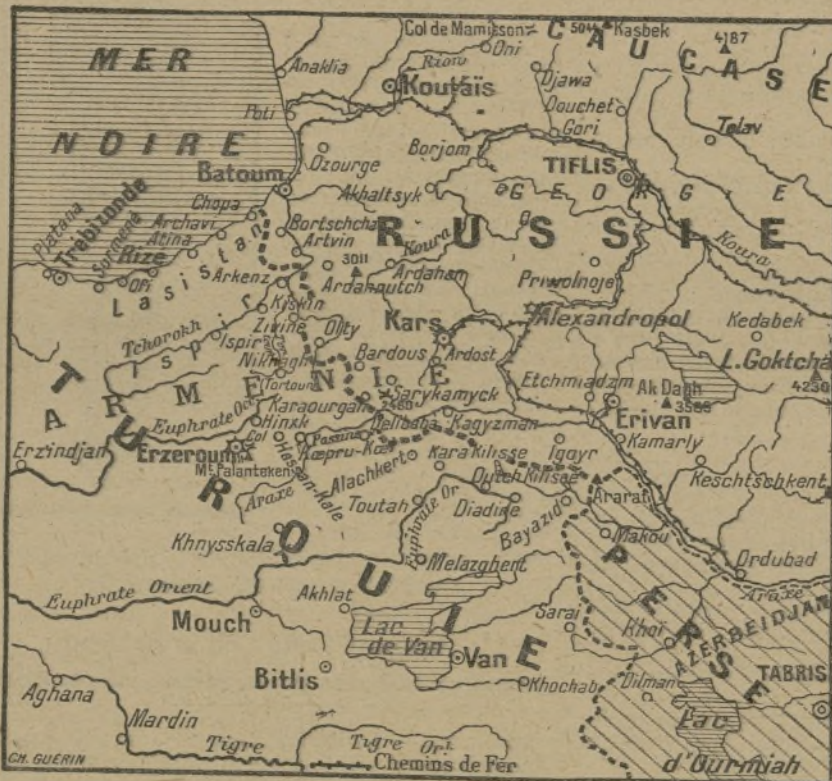
sives : le village de Frise est adossé au canal de la Somme, en contre-bas du coteau qui le sépare du village d'Herbécourt; en arrière du canal, la rivière décrit une large boucle où son cours se répand en marécages; les quelques tranchées que nous avions établies devant le village manquaient donc nécessairement de soutien. Mais, pour la même raison, l'ennemi aura autant de peine à les garder que nous en avions à les défendre, et déjà nos contre-attaques nous ont permis de lui enlever une partie. Les eût-il gardées, qu'il ne pouvait tirer aucun avantage d'une position dominée de toutes parts et sans issue.

Pas plus qu'à l'offensive au nord d'Arras, on ne peut attribuer à celle-ci un but stratégique défini; l'ennemi tâte nos lignes, à la recherche d'un point faible; s'il rencontre ce point et y remporte un succès même temporaire, ses journaux l'amplifieront et en feront une victoire; s'il échoue, il en est quitte pour passer l'affaire sous silence, ou pour feindre de n'avoir attaqué qu'à l'endroit où il a obtenu une apparence de résultat. Les raisons de l'offensive allemande sur notre front sont des raisons morales. C'est pourquoi ces démonstrations, loin de nous inquiéter, doivent nous réjouir au contraire, parce qu'elles sont des indices de lassitude, sinon de découragement, et que le seul effet définitif en est d'infliger à l'ennemi de lourdes pertes.

Jean Villars.

SUCCES RUSSE AU CAUCASE

Après avoir enfoncé le centre de l'armée turque, qui s'est réfugiée à l'abri des forts d'Erzeroum, les Russes viennent de remporter un important succès sur l'aile droite de l'ennemi qui s'appuyait à l'Euphrate oriental, en aval de Melazghert; les Turcs se sont retirés dans la direction de Mouch, et la ville de Khiniskale a été occupée par nos alliés, qui sont ainsi en mesure de déborder par le sud la position d'Erzeroum en même temps qu'ils l'attaquent par l'est. — J. V.



COMMUNIQUEZ OFFICIELS

du Samedi 29 Janvier (545^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Artois, à l'ouest de la cote 140, nous avons, par une vive contre-attaque, repris ce matin une partie des éléments de tranchées occupés hier par les Allemands.

Au sud de la Somme, après un violent bombardement, l'ennemi a attaqué hier nos positions sur un front de plusieurs kilomètres à partir de la boucle de la Somme à Frise et plus au sud.

Dans toute la partie sud, son attaque a complètement échoué. Elle n'a réussi que sur le bord même de la Somme, contre le village de Frise, adossé à la rivière et qui était tenu par une de nos grand'gardes. L'attaque ennemie est actuellement enrayée et les premières contre-attaques effectuées nous ont permis de reprendre quelques-unes des tranchées enlevées par les Allemands.

Dans la région de Lihons, l'ennemi a dirigé, au cours de la nuit, une attaque qui a été immédiatement arrêtée.

Dans la vallée de la Fecht, à l'est de Munster, le tir de notre artillerie lourde a provoqué un incendie dans une usine transformée en un dépôt de munitions; de nombreuses explosions ont été entendues.

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, à l'ouest de la cote 140, nous avons continué

à réoccuper successivement les éléments de tranchées enlevés hier par l'ennemi. Au cours de ces actions, nous avons délivré une cinquantaine de soldats français faits prisonniers par les Allemands.

Au Sud du chemin de la Folie, l'ennemi a tenté de reprendre les deux entonnoirs reconquis par nous. Son attaque a été repoussée.

Entre Somme et Oise, grande activité des deux artilleries dans la région d'Armancourt. Au Sud de Lassigny, nous avons dispersé un convoi de ravitaillement et détruit un observatoire ennemi.

Au Nord de l'Aisne, notre artillerie a démoli des observatoires à la cote 108 (Sud de Berry-au-Bac) et bouleversé les organisations ennemies du plateau de Vauclerc.

En Lorraine, tir efficace de notre artillerie sur les ouvrages adverses entre Nomény et Eply.

ARMÉE D'ORIENT. — Dans la journée du 28, un groupe de quatorze avions français a lancé de nombreux projectiles sur les cantonnements ennemis de Pazarli, au Nord du lac Doiran.

DERNIÈRE HEURE

DES ZEPPELINS SUR PARIS VINGT BOMBES

Les victimes: Quinze tués, une trentaine de blessés

Il était 9 heures 20 quand on signala au-dessus de la Ferté-Milon, à 80 kilomètres au nord-est de Paris, le passage d'un ou plusieurs zeppelins.

L'alerte fut aussitôt transmise à Paris, et tandis que les réflecteurs des forts du camp retranché de Paris et ceux de la tour Eiffel fouillaient le ciel de leurs faisceaux lumineux, la préfecture de police faisait éteindre tous les becs de gaz, les pompiers donnaient l'alarme.

En même temps, M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat à l'aviation, accompagné du colonel Mayer, son chef de cabinet, se rendait en automobile au centre d'aviation du Bourget, afin de s'assurer que l'on y prenait toutes les mesures que comportait l'événement.

A 22 h., plusieurs détonations — une vingtaine — étaient entendues à Paris. Des bombes venaient d'être lancées par les aéronefs ennemis.

Elles tombèrent à des endroits assez distants les uns des autres. On signale une quinzaine de morts, dont plusieurs femmes et enfants, et une trentaine de blessés.

Quant aux dégâts matériels, ils sont assez importants: plusieurs immeubles ont été fortement endommagés. On signale que, dans la banlieue, la chute d'une fusée a provoqué un incendie.

Enfin, on a trouvé, enfoncé dans le sol d'une rue, un engin de forme cylindrique. Le Laboratoire municipale l'a aussitôt fait enlever.

M. Briand, président du Conseil, et M. Malvy, ministre de l'Intérieur, se sont aussitôt rendus dans les quartiers atteints par les bombes.

A 1 h. 10, les pompiers parcouraient à nouveau Paris, en sonnant la fin de l'alarme.

On ne sait au juste le nombre de zeppelins qui prirent part à cette attaque, ou, pour dire plus juste — car un terme militaire serait déplacé en la circonstance — à cet attentat. Il y en avait certainement deux, peut-être trois, peut-être même quatre.

La hauteur à laquelle ils n'ont cessé de se tenir et l'état de l'atmosphère n'ont pas permis de les dénombrer d'une façon précise.

Les victimes, les dégâts.

Nous avons fait cette nuit, entre minuit et 2 h. 30, la tournée des points de chute des projectiles.

Aucun des effets produits par les bombes n'a un caractère militaire. Des gens paisibles ont été tués dans leurs lits; des femmes et des enfants ont été massacrés; des habitations ont été détruites. Tel est le bilan de la criminelle entreprise de nos ennemis.

Nous avons vu le cadavre d'une jeune fille réduite à l'état de débris informes.

Un sous-brigadier de police, M. Bidault, a été tué dans son lit. Sa femme, projetée dans le jardin de la maison, n'a reçu que des contusions. Le lit où ils dormaient demeure suspendu à l'étage de

l'immeuble éventré. Des pompiers, à la lueur des torches, explorent les décombres, sous lesquels on croit que la mère de Mme Bidault est ensevelie.

Ailleurs, une bombe s'est incrustée dans un plafond sans éclater.

Un jeune ouvrier opticien, M. Robin, a vu tomber un projectile à vingt mètres de lui.

— Je rentrais chez moi, nous dit-il, lorsqu'un sifflement bizarre attira mon attention. Mais je n'eus pas le temps de réfléchir: une détonation effroyable m'abasourdit. Puis ce fut un vacarme de pierres écrasées et de vitres brisées. J'ai eu la bonne fortune de pouvoir retirer un bébé blessé de la maison atteinte que vous voyez là.

M. Eugène Miquelot et sa femme dormaient tranquillement, lorsqu'ils furent littéralement arrosés par les débris des vitres de leur chambre.

Un projectile venait de tomber sur la maison voisine. De cet immeuble, dont pas un mur n'est demeuré debout, on a déjà retiré deux victimes: la mère et l'enfant. Le père a survécu.

Des voitures d'ambulance circulent dans le quartier; on y place les blessés, dont quelques-uns n'ont pu être dégagés qu'après un long travail de déblaiement.

Nous avons vu une maison dont le corps de bâtiment donnant sur la rue est à peu près indemne. Le corps de logis donnant sur la cour n'est plus que débris. Là, deux hommes, trois femmes et deux enfants ont été massacrés.

Tout près de là un projectile a causé des dégâts matériels dans une maison, sans faire aucune victime.

Le président de la République s'est rendu sur les lieux. Il a visité tous les immeubles atteints.

Au cours de notre randonnée nocturne, nous avons rencontré M. Briand, président du Conseil; M. Malvy, ministre de l'Intérieur; le général adjoint au gouverneur de Paris; M. Laurent, préfet de police; de nombreuses notabilités civiles et militaires.

Les pompiers travaillent fiévreusement aux déblaiements et au sauvetage au moment où ces lignes sont mises sous presse.

Les précédents

Rappelons que l'an dernier, dans la nuit du samedi 20 au dimanche 21 mars, quatre zeppelins tentèrent un raid sur Paris.

Deux furent contraints de rebrousser chemin avant d'avoir atteint la capitale. Les deux autres lancèrent une douzaine de bombes sur la banlieue et la périphérie nord-ouest de Paris.

Nolons aussi que quarante-huit heures plus tard, dans la nuit du 22 au 23, des zeppelins tentèrent une nouvelle attaque. Mais, s'apercevant que cette fois les précautions avaient été prises, les commandants de cette expédition aérienne battirent en retraite, sans avoir atteint la capitale.

Une victoire française au Maroc

TAZA. — Les opérations dirigées contre l'agitateur Abd-el-Malek viennent de se clore par un succès dans les conditions suivantes:

Le groupe mobile de Taza se porta le 24 janvier sur Ain-Boukellai puis sur Bab Mouroudj, où il fut rejoint par le groupe mobile de Fez.

Les deux colonnes se concentrèrent sous le commandement du colonel Simon, le 26, à Aindre.

Le colonel Simon, le 27 janvier, se porta sur Souk-el-Hadj-Guezna, point de rassemblement des forces d'Abd-el-Malek. Les contingents ennemis commandés par l'agitateur essayèrent de s'opposer à sa marche, mais ils furent repoussés par nos troupes qui, avec les partisans de tribus braves adjointes à la colonne, parvinrent à s'emparer du campement d'Abd-el-Malek qui fut mis en déroute.

L'ennemi a laissé entre nos mains un important butin dont 150 tentes. L'ennemi a laissé sur le terrain de nombreux cadavres.

D'après les derniers renseignements, Abd-el-Malek, abandonné par la majorité de ses contingents s'est enfui précipitamment dans la région du Rif.

Cette victoire aura une répercussion considérable dans le Maroc où Abd-el-Malek personnifiait l'âme de la révolte et était l'instrument des Allemands.

La défaite turque devant Erzeroum

PETROGRAD. — Communiqué du grand Etat-Major:

FRONT OCCIDENTAL

Au cours de la journée écoulée, rien autre que des collisions entre les troupes du général Ivanoff et des détachements ennemis qui, sur le front de la Strya moyenne tentaient d'approcher de nos tranchées; les ennemis ont été partout repoussés par notre feu.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région du lac de Tortoum, nos troupes progressent. Au nord de la chaîne de montagne de Doamloutag, dans la région d'Erzeroum nous avons délogé les Turcs d'une série de points habités.

Une tentative des Turcs pour progresser vers la vallée de la Passine supérieure, à l'est d'Erzeroum a été arrêtée par le feu de notre artillerie qui est sortie en position découverte.

Dans tous les combats, nous faisons prisonniers des détachements d'Askaris et de Turcs.

Nous continuons la poursuite des troupes turques qui occupaient la région de Kysskaly.

Par endroits, nos troupes marchent sur une couche de neige de deux saques d'épaisseur.

LA QUESTION DU BLOCUS

L'ALLEMAGNE ÉQUIVOQUE

M. Wilson exige des précisions

Les correspondants de divers journaux allemands télégraphient que le colonel House serait chargé d'une mission concernant le commerce des pays neutres pendant la guerre; il discuterait à ce sujet avec le gouvernement allemand. Cette interprétation est tendancieuse et destinée à compromettre l'autorité même du colonel. Celui-ci n'est pas autre chose qu'un observateur, un informateur amical pour le président et le gouvernement de Washington; il ne s'occupera d'aucune négociation, les ambassadeurs accrédités demeurant investis de la plénitude de leurs fonctions ordinaires.

L'Allemagne aurait voulu profiter de la présence du colonel à Berlin pour déplacer le siège des conversations sur la *Lusitania*; le comte Bernstorff écrit, récrit, télégraphie pour gagner du temps, mais ne règle rien. Les germanophiles d'Amérique comptaient exploiter les discours de quelques parlementaires anglais qui réclament un blocus absolu et sans distinction; mais le discours très habile, très réaliste de sir Edward Grey les a déconcertés, car l'argument du « navalisme anglais » intransigeant leur manque désormais.

La conversation doit donc reprendre et se préciser entre Washington et Berlin. Beaucoup de journalistes américains interprètent comme un avertissement très sérieux à l'Allemagne le discours prononcé jeudi dernier par le président Wilson devant les hommes d'affaires de la Cité; mais nous hésitons à croire que M. Wilson, ainsi que le déclare le *World*, ait fixé à la réponse allemande un délai très court, expirant le 5 février. N'oublions pas que le président se trouve, pour ainsi dire, en période électorale; il tient avant tout à flatter le nouveau panaméricanisme, qui consiste en un groupement des républiques latines du sud aux côtés des Etats-Unis; c'est pour ménager ces susceptibilités méridionales qu'il condamne l'idée d'une intervention armée au Mexique.

Dans ses rapports avec l'Europe, qui est pour lui secondaire, il est guidé par le double désir de corriger les pratiques barbares de la guerre maritime et de ne pas porter atteinte à la liberté du commerce par mer; ces deux points de vue sont opposés, sinon contradictoires, d'où l'allure perpétuelle de double enquête des notes échangées, entre Washington d'une part, Londres et Berlin de l'autre. Vis-à-vis de l'Angleterre, les représentations américaines sont parfois assez vives, mais elles n'entraînent jamais que des entretiens amicaux; les Etats-Unis admettent, par exemple, que les réponses anglaises soient différées jusqu'après entente avec les gouvernements alliés; la controverse sur l'examen des correspondances et des paquets d'échantillons garde un caractère technique. Quant à régler les conditions de la lutte navale, en pleine guerre, c'est bien difficile, sinon impossible; si notre paquebot *La Plata*, bâtiment marchand, n'avait pas eu de canons à bord, il se fût conformé au vœu des juristes américains, mais il eût été coulé par le sous-marin allemand, auquel tout au contraire il a fait subir le même sort. C'est le cas de répéter le mot célèbre sur le désarmement des citoyens paisibles: « Que messieurs les assassins commencent! »

Distinguons avec soin ces deux questions toutes différentes, que les Allemands embrouillent à plaisir: la répression de la piraterie des sous-marins, et le blocus économique. Sur ce dernier chapitre, les Alliés ont bien des moyens de resserrer leur pression autour de l'Allemagne, sans alarmer les neutres; l'un d'eux, qu'ils ont déjà employé en Roumanie, en Hollande et dans les pays scandinaves, consiste dans des achats de vivres ou de matières premières pour la totalité ou une très importante partie de ce qui n'est point nécessaire aux usages domestiques des pays vendeurs. Un autre est de munir ces pays neutres de produits qu'ils étaient forcés jusqu'ici d'acheter en Allemagne et pour lesquels ils devaient exporter des marchandises en compensation.

L. B.

OBLIGATIONS 4 0/0 NEW-YORK NEW-HAVEN

En vue de faciliter les opérations de change du Gouvernement Français, le rachat de ces titres est offert aux porteurs au prix net de Fr. 472.50.

Les titres peuvent être déposés chez MM. Morgan Harjes et Cie, 31, boulevard Haussmann, Paris, et dans les Etablissements chargés du service financier.

Les obsèques d'un petit soldat anglais en Orient



Il n'aura pas le bonheur de revenir pour le jour des glorieux défilés. L'honneur lui appartient, par contre, d'être tombé pour le salut de sa patrie. Humbles funérailles d'un héros inconnu, et si nobles pourtant dans leur émouvante simplicité!

Le remerciement de l'hôpital anglais



On peut lire devant beaucoup d'hôpitaux britanniques une pancarte invitant les cochers et charreliers à faire le moins de bruit possible et à conduire au pas. De l'autre côté de l'écriteau, des remerciements sont formulés au nom des blessés. C'est de la bonne politesse d'outre-Manche.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Madame Timoré

IV

« Partir, c'est mourir un peu. »

Dans son panier d'osier, Ramatou mûrissait cette forte pensée. Où la conduisait-on ? Pourquoi l'avait-on arrachée à sa corbeille capitonnée, à son plat hygiénique, à ses petites habitudes ?

Au moment de monter dans la voiture qui les déposerait à la gare, Mme Timoré avait poussé un cri :

— Mon Dieu ! Nous oublions Ramatou !

C'était vrai. Maîtres indignes, les Rondot-Timoré fuyaient l'ennemi sans s'inquiéter de la chatte grise, amie de Clarisse, camarade de la maison. Ramatou s'était tapie sous un meuble lors des préparatifs brusqués. Ces gens lui paraissaient fous. Comme Victor, elle ne croyait pas aux Prussiens. Qui est l'ennemi, quand on est chat ? On fait soi-même la police, la vermine ne vous fait pas peur, et l'on s'endort lentement, la dernière souris prise. C'est toute la vie cela, toute la vie des chats honnêtes.

Rappelée à ses devoirs du cœur, Clarisse sanglotait :

— Je ne veux pas que les Boches tuent et mangent Ramatou.

Le colonel n'était pas sensible. Volontiers, il bousculait sa sœur et houspillait sa grande saucisse de nièce. Cependant, il n'eût pas fait de mal à une locomotive, et encore moins à un animal apprivoisé. Il se moquait volontiers des préférences de son prochain, lequel s'apitoie sur un chat ou un chien, mais casse les reins aux innocents lapins et tord froidement le cou à la volaille. Aux individus félins et canins, il préférerait le saumon sauce verte et ne s'en cachait pas. Pourtant, Ramatou, qui était chatte, avait, par mille coquetteries, trouvé le chemin de son indulgence. Il s'étonna d'avoir cessé de penser à elle à l'heure du danger. Et, parce qu'il avait tort, il molesta son entourage :

— Ah ! vous en avez des façons, vous deux, la mère et la fille, de comprendre le devoir ! Les Carrières agiraient mieux.

Ce fut lui qui chercha, appela et trouva Ramatou. Délicatement, il la mit en boulé dans son panier, tandis qu'il lui chuchotait des choses tendres :

— Ne te tourmente pas, Ramatou, ton emprisonnement sera court et nous te conduisons vers les fleurs que tu aimes, vers les massifs où tu pourras déposer tes petites ordures.

Ce départ avait lieu le 4 septembre 1914, à sept heures du matin. On devait prendre le train de onze heures treize, pour Caen. Dans la capitale des tripes, on avisait. Irait-on vers la mer, ou s'arrêterait-on sous les pommiers ? Le principal était de fuir. C'était aussi l'opinion des cinq mille personnes qu'ils trouveraient à la gare, décidées à suivre le même itinéraire.

— A la guerre comme à la guerre ! lança Mme Timoré, en jouant des coudes et en poussant son abdomen additionné d'une valise de grand format.

Comme elle était copieuse, sa trouée livrait passage à son escorte qui, toutefois, donnait des coups de sacs à main et de panier de Ramatou de gauche à droite.

Ils escaladèrent un wagon contenant déjà le triple de son effectif. Six personnes s'y étaient installées dans les water-closet, condamnant ainsi les deux cents autres voyageurs à une constipation obstinée et obligatoire.

Mme Timoré parvint, avec ses colis, à fabriquer dans le couloir une sorte de banquette où se posèrent les trois croupes de la famille. Ramatou, montrant, par la fenêtre de son panier, des yeux d'épouvante, miaulait à fendre l'âme d'un boucher. Le train partit avec une heure de retard, ce qui fut une bonne surprise. Tout le jour, on se nourrit d'œufs durs et de saucisson et la nuit tombée, on s'endormit, étayés par ses voisins.

Le lendemain, vers six heures, Mme Timoré ouvrit les yeux sur un ciel pur.

— La Normandie ! s'écria-t-elle.

Elle arracha Clarisse à l'empire de Morphée.

— Ouvre tes poumons, ma fille ! Sens-moi cette brise maritime !

Le train stoppa dans une gare. On était à Mantes-la-Jolie. Toute la nuit, le rapide avait marché à l'allure vertigineuse de six kilomètres à l'heure.

Mantes étant une ville qui mérite d'être vue, la direction des chemins de fer de l'Etat eut la délicatesse d'y laisser les voyageurs pendant trois heures. Ensuite, le convoi repartit pour s'arrêter à Caen vingt-quatre heures plus tard. Le colonel avait les genoux incrustés dans la poitrine, Mme Timoré se

plaignait d'inquiétudes dans les jambes et Clarisse de fourmis dans les pieds. Ramatou, elle, miaulait toujours. On s'étira, on secoua ses tibias sur le trottoir du quai. Puis les Rondot-Timoré, courbés sous le poids des bagages, se mirent à la recherche d'un gîte. Une troisième nuit vint. La mère et la fille la passèrent dans l'arrière-boutique d'un bureau de tabac, et le colonel dans la salle d'attente des troisièmes de la gare où il était retourné, faute de pouvoir abriter ailleurs sa haute taille. La quatrième nuit fut possible, puisqu'elle les réunit enfin dans une écurie, sur la même botte de paille.

Ramatou ne miaulait plus. Clarisse l'ayant dotée, grâce à quelques mètres de ficelle, d'une sorte de harnachement, elle errait au bout du fil, le ventre au sol, le museau bas, lamentable. Elle n'avait pas mangé depuis son départ de la capitale, et, tout besoin semblant avoir abandonné son corps minuscule, elle pouvait passer pour un pur esprit.

— Avec tout ça, tu n'as pas encore décidé vers quelle direction nous nous engagerons, dit ce matin-là Mme Timoré à son frère. Moi, je propose Cour-soules.

— Il y a trop d'huîtres.

— Lion-sur-Mer.

— Hum ! Un lion marin ne doit pas être généreux.

— Luc.

— Cela me suggérerait une vilaine anagramme.

— Où, alors ?

— C'est bien simple, nous allons retourner à Paris.

— Tu es fou ?

— Je suis sage, car je viens de parcourir les communiqués et j'ai même lu entre leurs lignes, car je suis perspicace. Nous pouvons faire demi-tour.

— Et s'ils viennent, les barbares ?

Le colonel lui impose silence.

— Oh ! écoute, ma bonne amie, tu te déclarais disposée à te laisser passer sur le corps plutôt que de permettre aux Boches d'arriver jusqu'à tes chers blessés. Permits-moi de te croire également capable de subir quelques coups de tampon pour ma tranquillité d'officier supérieur hors d'usage. Au reste, si ma proposition t'effraie, libre à toi de poursuivre ton petit voyage d'agrément. Non, mais, quand je pense que j'ai fait l'Indochine et Madagascar pour aboutir ici, tel Job sur un fumier, en compagnie d'une sœur en transe, d'une nièce en pâmoison et d'une chatte en délire !

— C'est bien, soupira Mme Timoré, nous te suivons.

On reprit les valises, on remit Ramatou dans son panier. Trente heures plus tard, la famille était chez elle, fourbue, harassée, mais s'entendant à merveille pour demander la mort.

Jeanne Landre,

LE MÉCONTENTEMENT grandit en Allemagne

Les nouvelles qui nous parviennent de sources suisses sur la situation en Allemagne et en Autriche continuent à témoigner d'un mécontentement général.

Le *Berliner Tageblatt* annonce que, pour avoir contrevenu aux ordres de la censure du Bureau de la presse, un écrivain fort connu de Munich, M. le docteur Wilhelm Bethke, vient, sur la plainte du ministre de la Guerre de Bavière, d'être condamné à deux mois de prison par le tribunal correctionnel de Munich.

D'autre part, la *Gazette de Francfort* constate que le public se met maintenant à thésauriser les billets de banque à la place de l'or. Elle s'applique à démontrer que cette pratique est inutile et même nuisible. Dans le courant du mois de décembre, la Reichsbank a dû mettre en circulation 674 millions de billets de banque. En tenant compte de la proportion régulière entre les billets émis et leur couverture en or, c'est absolument comme si l'on avait retiré à la Reichsbank 216 millions de cet or si péniblement amassé. Si solide que soit la Reichsbank, il n'en est pas moins nécessaire d'éclairer les esprits.

La question des finances continue d'ailleurs à inquiéter les empires centraux.

A la commission du budget de la Chambre saxonne, le ministre des Finances, M. Sediewitz, a déclaré que ni l'empire, ni la Saxe ne pourraient renoncer à la création de nouveaux impôts. Ils seront probablement votés sans opposition.

Un orateur conservateur déclare que l'augmentation du prix maximum des céréales fixé par le Bundesrat provoque un grand mécontentement ; il demande si le gouvernement connaissait les raisons de cette augmentation. Le ministre n'a pas répondu.

Promotions dans la marine allemande

On annonce de Berlin qu'à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur, le contre-amiral Mischke a été promu vice-amiral et les trois commandants Engelhart, von Roessing et von Nessler, contre-amiraux.

Les manifestations continuent à Lausanne

La police et la troupe interviennent

Nous avons relaté les violentes manifestations qui ont eu lieu à Lausanne devant le consulat allemand. L'agitation populaire n'est pas calmée ; les incidents se succèdent en dépit des efforts de la municipalité.

Sur le désir du Conseil d'Etat vaudois, un bataillon du 123^e landwehr a été envoyé de Norat à Lausanne. Il a été accueilli par une foule énorme et vivement acclamé aux cris de : « Vive l'armée ! Vive la Suisse ! A bas les espions ! »

Le bataillon est logé à la caserne de Pontoise.

La municipalité de Lausanne a fait afficher la proclamation suivante :

« La violation d'un drapeau étranger constitue un manquement grave à notre neutralité et aux devoirs d'un peuple civilisé. Cet acte place notre pays dans une situation humiliante et contraindrait les magistrats à des démarches qui n'ont rien de flatteur pour notre amour-propre. Les attroupements et les manifestations de la nuit passée jettent un vif discrédit sur Lausanne et pourraient avoir des suites déplorables. Notre ville doit revenir aux traditions d'ordre et de défense dont elle s'honore. Les mesures énergiques sont prises pour éviter le retour d'incidents regrettables. Nous espérons que le bon sens et le patriotisme de la population les rendront inutiles. Tout attroupement, tout cortège sont rigoureusement interdits. Toute personne refusant d'obéir aux agents sera immédiatement arrêtée et déferée à la justice. Nous faisons appel au calme et à la dignité de la population. »

Nouvelles manifestations

Il semblait que tout fût rentré dans l'ordre lorsque, hier matin, se produisirent quelques bagarres isolées dues à des éléments interlopes et auxquelles la foule assiste avec indifférence.

A 9 h. 30, une centaine de ces individus louches ont formé un cortège qui s'est dirigé du côté des Mousquines où le consul d'Allemagne a son domicile particulier.

La police a demandé aussitôt des troupes ; celles-ci sont arrivées tambour battant pour défendre les abords du domicile du consul. Quelques détachements du 123^e bataillon ont fait évacuer et ont barré le grand pont ; un détachement a occupé, au numéro 3 de l'avenue Verdel, la villa Chatagniereaz, propriété de M. Richard Filzinger, consul d'Allemagne.

Lorsque les manifestants sont arrivés, les troupes les ont dispersés sans rencontrer de résistance. Aux abords de la rue Pichard, des attroupements de gens suspects ont opposé quelque résistance aux agents, mais ils ont été facilement dispersés ; une vingtaine d'arrestations ont été opérées.

A 11 h. 30, une foule énorme parcourait encore les rues en chantant des chants suisses et *Libre Sarine*. On entendait également le cri de : « Wat-tenswyl ». Une trentaine d'arrestations ont été opérées, principalement au Grand-Saint-Jean. Tandis que la troupe dispersait le cortège qui s'était formé du côté des Mousquines, d'autres groupements se réunissaient sur la place Saint-François et sur la place du Bel-Air. Trois fois la police et la troupe ont refoulé la foule qui criait et chantait.

La police arrose les manifestants

A 11 h. 15, on fait jouer les pompes avec succès sur la place Saint-François, pendant que la troupe disperse la foule sur le Grand Pont. Seule est autorisée la circulation des voitures et des tramways qui sont bondés de curieux.

L'agitation qu'on croyait calmée continue jusqu'après minuit. La police et la troupe sont constamment maîtres de la situation ; un détachement occupe les Mousquines, trois autres divers quartiers de la ville, en particulier la place du Bel-Air, où la foule est plus dense.

Le commandant de la place, le colonel Plan-chod, a établi son quartier général à l'hôtel de la Cloche, sur le grand pont ; le colonel Cessy, commandant le 1^{er} arrondissement territorial ; M. Mail-lefer, syndic ; M. Bersier, directeur de la police de Lausanne, et M. Bron, commandant des pompiers, sont en permanence à proximité de la rue de la Paix.

A 1 heure, la tranquillité est complètement rétablie.

Les mesures de police sont maintenues.

Bouteilles vides à Champagne

achetées à bon prix, par la Maison

CHAMPAGNE MERCIER

EPERNAY

PITTORESQUES PAYSAGES D'HIVER SUR LE FRONT DE L'EST



Bien que l'hiver ait fait mentir la tradition selon laquelle les hivers de guerre sont rigoureux, nos poilus de l'Est ont eu cruellement à souffrir, sinon des froids extrêmes, au moins des mille inconvénients de la neige.

Visites du Nouvel An dans la tranchée



LE MARIAGE D'UN HÉROS VON KLUCK CONVALESCENT



Le commandant Evans, de la fameuse expédition Scott, épousait le 22 janvier, à Londres, la Norvégienne miss Elsa Ardvord, la « Belle de Christiania ».



Blessé sur le front français, von Kluck s'est rétabli dans sa propriété voisine de Berlin. Il est à constater que, depuis, il n'a repris aucun commandement.



Pendant tout le cours du mois de janvier, le chic suprême des hôtes de la tranchée a été d'aller rendre visite aux amis avec le masque. C'était la tenue de rigueur, comme peut l'être la fourrure pour nos élégantes. Assurément, nos braves n'ont pu échanger leurs souhaits qu'en termes voilés.

LE GÉNÉRAL MAHON



Commandant les troupes anglaises à Salonique, en collaboration avec le général Sarrail, qui, on le sait, assume la direction des opérations en Orient.

LA PETITE BOULANGÈRE



Madeleine Damiau, d'Exoudun, a à peine seize ans. Son père étant au front depuis dix-huit mois, elle a, depuis lors, fourni le pain aux 1.200 habitants du pays.

L'Humour et la Guerre

Le Baron

— C'est un type, me dit mon ami le caporal Boulot, c'est un type que je pouvais pas sentir dans les commencements de la guerre. On l'avait collé dans mon escouade quand il était arrivé au dépôt le sixième jour de la mobilisation. Un grand type blond avec un air moule ; il exerçait dans la vie civile le métier de millionnaire... Larbins ; autos ; monocle dans l'œil droit (à sa place, je me serais payé la paire). Il me dégoûtait. Et je me disais : « Qu'est-ce



qu'il va prendre, le baron, quand il faudra qu'il marche lui-même avec ses jambes, sans l'arbin pour porter son sac, sans auto pour porter le baron... Sûr qu'il va se faire porter malade !... Eh bien ! rien du tout. Le baron a fait les marches proprement. Il avait l'air crevé au départ ; il n'avait pas l'air crevé davantage à l'arrivée. Seulement, quand on arrivait à l'étape, il enlevait ses godasses ; il enlevait aussi ses chaussettes de soie qui étaient tout de même un peu trop jolies pour un poilu de deuxième classe ; il tirait un

polissoir de son nécessaire d'armes et il commençait à se faire froidement les ongles des pieds. C'était joli à voir ; toute l'escouade faisait rassemblement autour de lui ; alors moi, caporal, je m'amenais et j'y collais quatre jours de salle de police, valables après la signature du traité de Berlin... Mais ce qui a commencé à me le rendre sympathique, c'est qu'il avait le mégot facile...

— Le mégot ?

— Oui, il était truffé de cigares ; des cigares avec des bagues de prix ; et il en prêtait à ceux qu'avaient que les bûches de l'ordinaire à fumer... Et puis, là où j'ai été forcé de lui accorder mon estime distinguée, c'est quand on s'est mis à tirer sur les Boches. Il en descendait dix-huit sur vingt cartouches...

— Ce qui prouve que la pratique du tir aux pigeons n'est pas inutile pour la jeunesse des classes dirigeantes.

— Par exemple, il ne se fatiguait pas. Toujours aussi feignant. Il se couchait sur le ventre pour tirer et il fallait qu'on lui passe son flingue tout chargé.



S'il avait besoin de se moucher pendant cet exercice, il appelait un poilu pour ça. Jamais je n'ai vu un flemmard pareil... Mais ce qu'il a fait de mieux dans ce genre-là, c'est quand on a pris ce village, vous savez...

— Quel village ?

— Là-bas... à la campagne. Vous le trouverez sur le Bottin des Départements. Ce village était occupé par les Boches. Ça grouillait... Nous, y avait trois semaines qu'on n'avait pas couché dans un pieu. Le capitaine nous dit : « Vous voyez bien ce village en face ? Y a des plumards là-dedans. Les vingt premiers qui entrèrent dans les maisons coucheront dans des lits cette nuit... Vous parlez qu'on a fait vite. Moi, j'ai pas perdu de temps. Eh bien ! quand je suis arrivé à l'intérieur de la première maison, devinez qui j'y ai trouvé ?

— Le baron ?

— Justement. Il était déjà couché, cet animal-là ! Il avait vidé l'officier boche qui se trouvait avant lui dans le plumard ; il l'avait même un peu répandu par la fenêtre. Et il roupillait !... J'ai été obligé de me contenter de la descente de lit... On croyait passer la nuit tranquille. Mais, sur les deux heures du matin, voilà les autres vermines qui rappliquent. Ils

étaient trop, cette fois... On reçoit l'ordre de se replier. Je réveille le baron ; je le secoue ; il essaie d'ouvrir un œil de merlan frit ; il trouve ça trop fatigant ; il le referme et il me répond simplement : « Non... » Comment, non ? que j'y réplique. Je te dis que les Boches s'amènent en masse. Faut se tirer en arrière. On reviendra un autre jour... Ouste, que je t'ordonne !... Sur quoi, il s'indigne : « Pen-ses-tu, dit-il, que j'ai trimé pendant vingt et un jours



pour trouver un lit, et que j'ai étripé deux douzaines de Boches pour entrer dedans, et que je vais le restituer maintenant que j'y suis... Bonsoir !... Et il se retourne et il se rendort. Par acquit de conscience, j'y colle quatre jours et j'y verse un broc d'eau froide dans le cou. Mais vous y auriez aussi bien tiré des coups de canon dans les oreilles sans même le réveiller. Enfin, je laisse mon baron là et je bats en retraite avec les copains en faisant les plus tristes réflexions sur les inconvénients de la flemme en temps de guerre... Là-dessus, on se replie sur une colline, à un kilomètre en arrière, en attendant les renforts. Il faisait noir comme dans un four. A preuve que j'avais dit au poilu qui marchait devant moi : « Grouille-toi, eh ! crème d'andouille... » Et que le poilu m'avait répondu : « Tais-toi, eh ! fleur de pochetée, ou je te flanque quatre jours ». Et, à ce moment-là, je me suis aperçu que ce poilu-là, c'était le capiston en personne... On a donc attendu le jour... Dès qu'il a fait clair, on a constaté que le village avait pas bougé de place.

— Très curieux.

— Mais le capitaine, en regardant avec sa jumelle, a poussé un cri de surprise. J'y ai alors dit : « Pardon, excuse ! » et j'y ai poliment pris ses lorgnettes des mains, pour voir à mon tour... Y avait sérieusement de quoi être épaté. Les Boches étaient pas rentrés dans le village qu'on avait évacué. Ils étaient toujours devant. Ils tiraient des coups de fusil sur les maisons en poussant des cris de porc frais, des cris sauvages et néphrétiques. J'entendais les coups de fusil et les cris de porc frais parce que j'avais la lorgnette du capiston, et vous savez que les lorgnettes, ça rapproche les distances à portée de la main.

— J'ignorais cette vertu acoustique des instruments d'optique.

— J'aurais pu penser que les Boches tiraient sur les maisons parce qu'ils craignaient un piège et qu'ils nous croyaient toujours à l'intérieur. Mais ce qui était admirable et déconcertant, c'est que je les voyais tous tomber les uns après les autres, ce qui prouve qu'il y avait quelqu'un pour répondre à leur tir... C'est alors qu'avec la lorgnette j'ai vu une espèce de fantôme blanc qui faisait le guignol à la fenêtre d'une des maisons. Et j'ai compris que c'était mon baron qui avait tout de même été réveillé par les Boches, et qui défendait son lit, tout seul, en liquette... A ce moment-là, le capitaine m'a dit poliment : « Vous permettez ?... » Et il m'a emprunté la lorgnette.

— Sa lorgnette.

— Oui. Mais il n'a pas pu admirer longtemps le tableau, parce que les renforts sont arrivés et qu'il a fallu s'occuper pour reprendre le village... Et quand on a eu repris le village, savez-vous où j'ai trouvé le baron ? Il s'était refourré dans son plumard et roupillait comme s'il ne s'était rien passé d'historique. J'ai appelé le capitaine pour y faire voir ça. Quand le capitaine est arrivé dans la carrée, le baron a ouvert un œil et il a dit : « Baptiste, mon chocolat !... » Le capitaine n'a pas pu se retenir de lui flanquer huit jours de boîte, avec le motif... Et le général y a ajouté une citation à l'ordre du jour de l'armée.

G. de la Fouchardière.

(Dessins de C. Hautou.)

Journaux du Front

LE PREALABLE

De la Guerre joviale (6^e bataillon du 220^e. Secteur 149) :

Le sergent-major P..., un gros Toulousain, fin gourmet comme ils le sont tous, commande son menu :

— Le potage, le rôti, c'est très bien, mais vous servirez les œufs au préalable.

Passe l'adjudant X..., très jaloux de ses prérogatives.

— Qu'est-ce que c'est, dit-il, vous avez des œufs au préalable, moi je n'ai touché que des œufs sans rien !

— Ah ! répond le sergent-major, pince-sans-rire, voyez le fourrier, vous n'avez qu'à toucher votre part. Je crois qu'il lui reste deux boîtes de préalable.

Croyez-vous qu'il y a des fourriers carottiers, jamais l'adjudant n'a réussi à toucher le préalable qui lui était dû. Il parle de se plaindre.

UNE MALADIE BIZARRE

De l'Echo des Guitounes (144^e de ligne, M. de Maisonnelle. Secteur 153) :

Une maladie des plus curieuses, qui n'exerce ses ravages que dans le personnel médical, sévit aux armées depuis la mobilisation. Les majors de réserve, même ceux qui dans le civil jouissaient d'une vue excellente, sont atteints de troubles visuels tellement accentués qu'ils ne reconnaissent presque plus personne. Et, chose bizarre, ce sont souvent les calmans les plus assidus à la visite, ceux que les majors voient chaque jour, qu'ils reconnaissent le plus difficilement.

Voilà un beau sujet de thèse pour les futurs docteurs.

LE NOUVEL AERO

De l'Echo des Gourbis :

Les Boches ont fait une mine (une sale mine). Explosion : la tranchée saute. Mais c'est leur tranchée qui saute et non la nôtre. Y a eu erreur probablement. Pourtant les Teutons se remettent à creuser. Pour les calmer et leur montrer comment on fait de la belle ouvrage française, nous nous mettons à faire ouvertement une contre-mine. On installe une perforatrice. Elle fait un chahut qui flicie la frousse aux Boches.

Une sentinelle crie :

— Hé Françôse !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

Et un poilu répond :

— T'en fais pas, Michel !... C'est un aéroplane souterrain !

L'AVION

De Bellica (adr. : Obe et Morellet. Secteur 140) :

C'est un oiseau qui vole à travers les nuages, le plus souvent de tout petits nuages blancs que lui lancent les artilleurs jaloux de le voir si haut.

Il est né dans les champs, comme l'alouette, et il a fait ses premiers pas dans ceux de l'aviation. Mais est-ce bien un oiseau à plumes maintenant que, survolant les champs de bataille, il est devenu Poilu ?

Il se nourrit d'essence et boit l'espace. On croit souvent qu'il dort, parce qu'il ronfle ; mais non ! Il veille en rêvant dans ses nuages. Et toute la journée, pour ne pas qu'on l'embête, il s'embusque dans le soleil ; c'est sa manière à lui de fuir le front.

JEUX ET CONSEILS

De l'Echo du Ravin (journal du 41^e bataillon de chasseurs) :

A prononcer sept fois de suite :

Chaque chasseur cherche un Boche chauve sans chic qui chique chichement sa choucroute.

Pendant les grands froids, couvrez-vous de gloire. La maison R. F. habille bien.

FABLES BREVES

De la Première Ligne (Bidier, 3^e d'artill. col., 25^e batterie à pied. Secteur 73) :

Au fond de sa tranchée avec un camarade,

Pitou fait un cent de piquet ;

Sans son casque, un obus l'eût mis en marmelade.

Moralité

Pour vivre heureux, vivons casqués.

OFFRES D'EMPLOIS

Du Camouflet, organe des sapeurs poilus de la compagnie 15/4, 7^e génie :

On demande de bons pédicures se chargeant de couper corps expéditionnaires. Outillage perfectionné est mis à leur disposition par la kommandantur. Croix de fer assurée.

LA FIN DE L'ABSINTHE

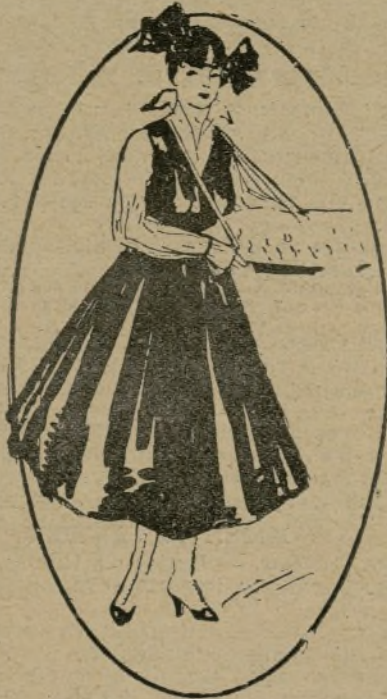
Du Télé Mail :

— Pourquoi le Pernod a-t-il été condamné ?

— Parce que, le 20 octobre, à 10 heures du matin, l'agent Clane a surpris le père Nod rossant la mère Picon en présence de la même Inette.

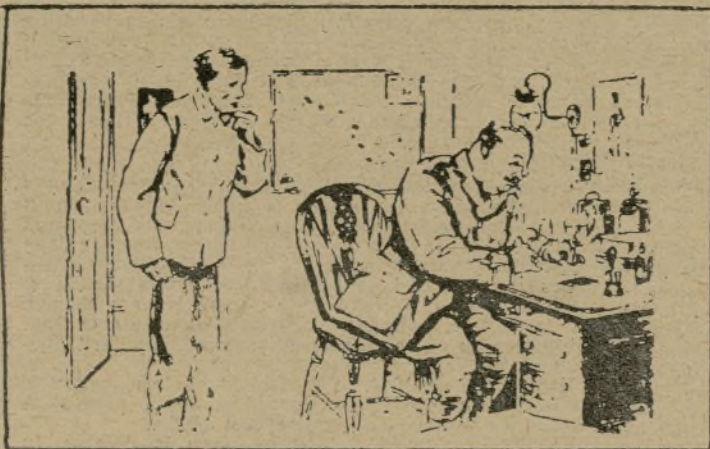
COMPTABILITE 53, rue de Rivoli, 53 PARIS PICIER

L'Humour et la Guerre



Revision des contrats de fournitures; impôt sur les gais anormaux. (LES JOURNAUX.)

Journée au profit des fournisseurs alarmés; le petit insigne, 10 centimes. (Léo Lechevallier.)



Le major. — Il ne va pas très bien ? Eh bien ! donnez-lui une pilule n° 9.
L'infirmier. — Il n'y en a plus, monsieur le major.
Le major. — Eh bien ! donnez-lui une pilule n° 4 et une n° 5.

(London Opinion.)



EN PERMISSION

— Bouche tes oreilles, papa, tu ne t'imagines pas ce que ça fait du bruit.

(Léo Lechevallier.)



EN TRAMWAY

Le gentleman provincial, qui n'est pas venu à la ville depuis que la guerre est déclarée. — Je vous en prie, madame, prenez donc ma place...

(London Mail.)



ROMAN D'AMOUR

— « Bien pris dans son coquet uniforme d'azur, beau de jeunesse et de fraîcheur, il prit d'un regard le tendre cœur de Blanche... »
— Ben ! mon vieux !!!

(Gus Bofa.)



— Eh bien ! rentrez-vous un peu dans vos loyers ?
— Mais oui, j'ai vendu ma maison et j'en suis resté locataire.

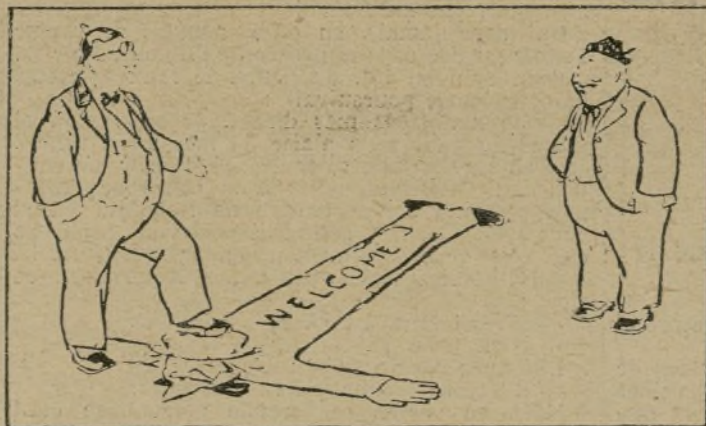
(Ruy Blas.)



AU MONTENEGRO

Le bon soldat boche. — Mais, Excellence, qu'allons-nous faire ici... il n'y a ni cathédrale, ni musée, ni châteaux à bombarder !...

(Numero, Turin.)



ON EST PRIE DE S'ESSUYER LES PIEDS

Comment notre confrère américain « Life » symbolise le sans-gêne des Allemands aux Etats-Unis. Sur le dos de Jonathan (l'Amérique), on lit : « Welcome » (Bienvenue) !



ENTRE AUTRICHIENS

— Un par un, tous nos monts tombent aux mains des Italiens.
— Pourvu qu'ils nous laissent le Mont de Piété !

(Numero, Turin.)

En feuilletant les Revues

Le *Correspondant* continue la publication du « Carnet de vol d'un aviateur » (A tire d'ailes), de M. Renaud de la F...

Nous en extrayons la page qui suit et qui est saisissante :

Amiens, 1^{er} octobre. — « Ton souvenir sera comme ces feux de la barque de ton père que la distance dégage de toute fumée et qui brillent d'autant plus qu'ils s'éloignent davantage de nous. » Cette phrase de *Graziella* me revient en mémoire lorsque je songe à cette inoubliable journée. Le soleil étincelant de ses plus chauds rayons, l'atmosphère d'une pureté merveilleuse nous permirent trois sorties ; combien de fois dans la lointaine Allemagne avons-nous évoqué les heures de cette mémorable soirée, mon infortuné camarade et moi !

Depuis deux jours, Albert est la proie des flammes, l'usine Rochet complètement détruite, les toits des maisons tout alentour de l'église sont effondrés ; mais celle-ci, phénomène, étrange, semble intacte, et son dôme doré rougeoye de clartés d'incendie. Elle est le centre des orbes immenses que nous décrivons pour prendre de la hauteur avant de gagner Bapaume et Comblès, points assignés au bombardement. Un seul coup d'œil saisit les péripéties de la bataille : à gauche, vers Arras ; à droite, au delà de Chaulnes, sur un front de 180 kilomètres, on lutte avec acharnement. Voici les tranchées françaises, les capotes bleues et les pantalons rouges qu'à 1.500 mètres avec la lorgnette on arrive à distinguer ; en face serpentent les tranchées allemandes ; dans l'intervalle se traîne une légère voilette bleue, la fumée des coups de fusils.

Debout sur mon siège, afin d'embrasser plus d'espace et de savoir où frapper, j'examine le terrain à la lorgnette. Soudain, par le côté, un fracas formidable déchire nos tympans : « Le moteur a-t-il sauté ? » Un vulgaire shrapnell juste à bonne hauteur, presque au bout de l'aile, salua notre arrivée. Bientôt nous sommes environnés de ces lourdes volutes noires, puis blanches, qui demeurent en l'air autour de l'avion comme des panaches de corbillard, mais le premier seul produit quelque effet. La batterie qui tire paraît située à Pozières, il est impossible toutefois de la découvrir.

Onze heures et demie, l'heure de la soupe. On ne saurait être plus aimable envers ces messieurs que de leur servir aux tranchées une marmite chaude et fumante : En avant, les bombes ! Au croisement de deux routes, un bataillon d'infanterie a formé des faisceaux et doit casser la croûte. Les hommes affolés s'éparpillent dans les champs, derrière les meules, quand l'obus est déjà sur eux.

A peine le dernier projectile a-t-il quitté ma main que L... pousse un véritable rugissement, et je reste moi-même pétrifié par-dessus bord. A 100 mètres en dessous passe un Farman que le plan inférieur de notre avion m'avait empêché d'apercevoir. La fatale rencontre va-t-elle produire ? Quelques secondes, plus longues que des siècles..., l'oiseau français a continué sans dommage.

M. Jean Finot continue, dans la *Revue*, sa campagne vigoureuse contre l'alcoolisme. Son article « Dégrisons les antialcooliques » est destiné à réveiller nos énergies antialcooliques déjà fléchissantes ; M. Jean Finot nous y donne un intéressant parallèle entre les réformes réalisées à ce sujet chez nos alliés et la nullité des efforts que nous avons si mollement tentés en France.

Nous nous sommes occupés ici même longuement des mesures prises dans l'empire des tsars et des effets miraculeux qui en sont résultés. Il suffira de dire que

les sociologues russes envisagent la possibilité de diviser l'histoire de leur peuple en deux périodes : celle qui a précédé et celle qui a suivi l'abolition de l'alcoolisme, grâce au décret magnanime de Nicolas II.

Passons à l'Angleterre. Notre grande amie et alliée souffre également de l'alcoolisme, quoique sous une forme bien plus atténuée. L'existence de la race n'y est point menacée. Les cas de folie et de phthisie comparés à ceux de la France paraissent presque insignifiants. Mais, d'ores et déjà on s'efforce en Grande-Bretagne de conjurer les dangers futurs. Il s'agit donc plutôt d'une prévoyance sociale à longue distance que de défense immédiate.

Peuple individualiste par excellence, nos chers voisins supportent très difficilement les moindres mesures coercitives pouvant menacer la liberté des personnes et de leurs mouvements. D'autre part, les *Seigneurs de l'alcool* et de la bière y sont tout puissants. Cette industrie, centralisée entre les mains de quelques centaines de personnes, représente une force sociale et électorale qui fait trembler les ministres compétents. En Angleterre, comme en France, les débitants sont considérés en outre comme des soutiens du parti libéral au pouvoir !

Vers la fin de 1914, le Parlement anglais avait voté un décret (Intoxicating liquor Bill), qui a permis de limiter les heures d'ouverture des débits.

Ensuite, par un décret tendant à « la défense du Royaume », on a créé le 10 juin 1915 une institution spéciale (Central Control Board) ayant pour but de régulariser la vente de toutes sortes d'alcool. Des mesures draconiennes furent promulguées ensuite, autorisant l'ouverture, dans la semaine, des débits seulement entre 12 et 14 h. 30 et entre 18 h. 30 et 19 h. 30, avec une heure de plus pour les jours fériés.

Les pénalités pour la violation de ces prescriptions vont jusqu'à l'emprisonnement de six mois, aggravé de la peine de hard labour et d'amendes pouvant atteindre 2.500 francs. Les effets de ces mesures ne se sont pas faits attendre longtemps : le nombre des délits d'ivresse a diminué immédiatement de moitié et, dans certains endroits, même des deux tiers. Le travail des ouvriers s'est amélioré dans des conditions ensablées. La vente des boissons alcooliques a diminué également de moitié.

Faut-il donc désespérer de la cause antialcoolique ?

Dans la *Revue*, également, M. Emmanuel Brousse, député des Pyrénées-Orientales, publie un important article sur « le Gaspillage de la fortune publique et l'irresponsabilité générale ».

Voici ses conclusions :

On le voit : les finances départementales ou communales sont, parfois, administrées dans des conditions aussi déplorables que les finances nationales. Que faire contre de pareils errements ? C'est bien simple : punir les coupables. Quels sont-ils ? Il est facile de les découvrir en lisant attentivement les rapports de la Cour des Comptes qui désignent nettement, clairement, les auteurs responsables de ces regrettables dilapidations. Jusqu'à présent, on n'a pas sévi. Peut-être changera-t-on les procédés usités, le nouveau président du Conseil ayant annoncé, dans sa déclaration ministérielle, « que toute faute serait immédiatement suivie d'une sanction ».

Voilà qui va nous changer, car si dans le domaine militaire, financier, industriel, commercial, économique, nous avons été inférieurs aux Allemands au point de vue de l'organisation méthodique, il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il y avait jusqu'ici, en France, au point de vue administratif, une chose merveilleusement, admirablement organisée : c'est l'irresponsabilité générale.

— Pour la fiancée de Nobody... pour la fiancée de Nobody... vous m'entendez bien ?...

En vérité, l'Homme Noir entendait parfaitement !

Il entendait, et il souffrait terriblement...

Aimait-il donc Josette ? Felbert, lui-même, n'en était pas bien sûr !

Qui donc jamais, en effet, pouvait se vanter d'avoir pu lire dans la pensée de l'Homme Noir ?...

Quoi qu'il en fût, d'ailleurs, le faux aviateur, haineusement, poursuivait :

— Je maintiens mes dires... Je suis, moi, si misérable qu'il vous plaise de me juger, utile !

Je trahis, et je trahis par ordre ! Josette, au contraire, ne fait que nuire à la cause de l'Allemagne... Elle est la fiancée de Nobody... et, si vous voulez bien y réfléchir, cela vous prouvera que, cette femme-là, c'est un danger perpétuel !...

Or, l'Homme Noir avait un brusque éclat de rire :

— C'est bien autre chose ! faisait-il.

Quoi donc ?...

L'Homme Noir scandait :

— C'est une femme qui va mourir !...

Mais, en vérité, ce terrible personnage était toujours maître de lui-même, pouvait toujours dompter ses plus violentes émotions...

D'une voix tout autre, désormais, il apostrophait Felbert :

— Avec tout cela, nous perdons du temps ! Et je vous ai pourtant dit que votre mission était pressée... Allez où je vous envoie !...

Felbert se prit à sourire :

— Soit ! J'y cours !

Il avait salué ! Il s'appretait à sortir de la tente ; brusquement, il revint sur ses pas :

— Je cours chercher ma Croix de Fer, n'est-il pas vrai ?

LES ÉPHÉMÉRIDES de la guerre

SAMEDI 22 JANVIER

Front français. — Luites d'artillerie sur divers points du front. Nos tirs sont particulièrement efficaces au nord de l'Aisne, dans la région de Berry-au-Bac.

DIMANCHE 23 JANVIER

Front français. — Dans la région de Neuville-Saint-Vaast, les Allemands tentent une attaque qui les amènent d'abord dans notre tranchée de première ligne. Nos contre-attaques les en chassent en leur faisant éprouver des pertes considérables.

Vingt-quatre avions français bombardent les gares et les casernes de Metz.

LUNDI 24 JANVIER

Front français. — Violent bombardement allemand dans la région de Nieuport, suivi d'une tentative d'attaque qui échoue complètement.

Armée d'Orient. — Un groupe de trente-deux avions français bombarde efficacement les cantonnements ennemis de Guevgueli et de Monastir.

Front du Caucase. — La cavalerie russe atteint Erzeroum, refoulant les Turcs en déroute.

MARDI 25 JANVIER

Front français. — Luites d'artillerie. En Artois, attaque allemande importante refoulée par notre feu.

Dans les Vosges, nous bombardons efficacement les ouvrages ennemis du Ban-de-Sapt.

Actions de détail sur divers points.

Un zeppelin jette des bombes sur la région d'Eprenay.

MERCREDI 26 JANVIER

Front français. — Activité efficace de notre artillerie, notamment dans la région de Neuville-Saint-Vaast et dans celle de Roye, où nos patrouilles rapportent du matériel abandonné par les Allemands dans leurs ouvrages bouleversés.

Front russe. — Diverses actions avantageuses pour les Russes.

Front du Caucase. — Les Russes continuent à presser vigoureusement les Turcs battus dans la région d'Erzeroum.

Au Monténégro et en Albanie. — Les Autrichiens occupent Scutari.

JEUDI 27 JANVIER

Front français. — Luites d'artillerie et de mines avantageuses pour nous.

Armée d'Orient. — Un détachement français occupe l'île de Castellorizo.

VENDREDI 28 JANVIER

Front français. — En Artois, les Allemands tentent quatre attaques dont l'une leur permet de prendre pied dans quelques éléments de tranchées avancées ; les trois autres échouent complètement.

En représailles du bombardement des villages de la région d'Eprenay, un de nos dirigeables bombarde efficacement les établissements militaires de Fribourg-en-Brigau.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 30 JANVIER 1916

(31)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE XIII

« Un loyal serviteur de Guillaume II »

(Suite)

Il haussait les épaules, échappant à l'étreinte de l'Homme Noir :

— Oh ! ne me regardez pas ainsi ! j'ai tout de même assez de sang de Français dans les veines pour être un peu moins peureux que ceux que vous baptisez « mes pareils »... et je vous parle à mon tour ! Ecoutez-moi donc !...

Felbert ne remarqua certainement pas le sinistre sourire de l'Homme Noir.

— Eh bien ! parle ! Hâte-toi !

Et Felbert, profitant de la permission :

— Vous méprisez les traîtres, et vous ne me l'avez pas envoyé dire ! C'est votre droit ! Mais les traîtres, comme moi, sont utiles. Il faut les ménager ! Rien, au contraire, n'excuse ni ne peut excuser la faiblesse dont vous faites preuve pour cette femme que vous aimez...

Lentement, Felbert détacha :

TRIBUNAUX

Un héros mal élevé

Le soldat Baptiste Laurens, du 21^e colonial, blessé deux fois, avait obtenu la croix de guerre, avec cette citation : « Soldat très brave, volontaire pour les missions dangereuses ; le 29 septembre 1914, à Fargny, est allé chercher sous un feu violent le corps d'un officier mortellement blessé. A été blessé au cours du combat le lendemain. Rentré au front aussitôt guéri. »

Se trouvant en convalescence au dépôt d'Ivry, le mar-souin eut le tort, après boire, de se livrer devant ses officiers et sous-officiers à des écarts de langage.

Malgré son glorieux passé, le soldat Laurens fut déféré au troisième conseil de guerre, alors qu'il méritait tout au plus une peine disciplinaire. Il comparait hier, devant ses juges qui le condamneront à un an d'emprisonnement, en dépit d'un réquisitoire très modéré du lieutenant Wattine, commissaire du gouvernement, et d'une chaleureuse plaidoirie de M^e Zévaès.

Lanternes pour l'armée !

M. Cordier, directeur d'une maison d'instruments de chirurgie, passait un marché avec le service de santé, en janvier 1915, pour la fourniture de 220 lanternes à lampe de cuivre. M. Cordier fit fabriquer les lampes par un faconnier spécialiste, M. Schocher.

Le 14 mai suivant fut effectuée une première livraison de quarante lanternes. La commission les refusa après avoir constaté que, pour obtenir le poids requis, le fabricant avait coulé de l'étain à l'intérieur de la lampe.

Une enquête judiciaire fut ouverte, et le commandant Chapsal, officier instructeur, émit l'avis qu'il n'y avait pas fraude. Un non-lieu fut proposé, mais le gouvernement militaire ordonna des poursuites.

L'affaire venait, hier, devant le troisième conseil de guerre. M^e Simon-Juquin assistait M. Cordier, et M^e Michon plaidait pour M. Schocher. Le conseil a condamné M. Cordier à six mois de prison et 100 francs d'amende, et M. Schocher, qui a obtenu les circonstances atténuantes, à deux mois de prison et 75 francs d'amende.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Garfunkel confronté avec le docteur Lombard

Le capitaine rapporteur Bouchardon a, pendant trois longues heures, interrogé et confronté l'aventurier Garfunkel avec les personnes considérées comme suspectes d'avoir bénéficié de réformes ou de mises en service auxiliaire, sans qu'il ait été possible d'établir des moyens frauduleux de la part des docteurs Lombard et Fortuné Laborde. Ces confrontations, comme les précédentes d'ailleurs, n'ont donné aucun résultat.

Le capitaine Bouchardon a ensuite mis en présence Garfunkel et le docteur Lombard. Ce dernier n'a opposé aux dénégations systématiques du « pseudo-docteur Georges », que des faux fuyants, puis il a invoqué l'amnésie. C'est à ce procédé que le docteur Lombard recourt depuis le premier jour de l'instruction.

Mort mystérieuse d'un avocat parisien

En vertu d'une commission rogatoire de M. Richard, juge d'instruction à Paris, le Parquet de Mantes se transportait, avant-hier, au cimetière de cette ville. En présence de MM. Vibert, médecin légiste, professeur à la Faculté de Médecine, et Kohn-Abrès, directeur du laboratoire de toxicologie, on procéda à l'exhumation du corps de M. Ludovic-Marcelin Fichou, avocat à la

Cour d'appel de Paris, mort dans des circonstances étranges à l'hospice civil de Mantes, le 29 décembre dernier.

M. Vibert procéda sur place au prélèvement des viscères aux fins d'analyse.

D'après certains faits révélés à la justice, M. Ludovic-Marcelin Fichou aurait succombé aux suites d'un empoisonnement criminel.

M. Ludovic-Marcelin Fichou était âgé de trente-cinq ans. A l'époque où il fut frappé d'un mal mystérieux, les époux Fichou habitaient Septeuil, une petite commune située à 7 kilomètres de Mantes. L'avocat reçut les soins du médecin de la localité, le docteur Lesur, qui ordonna le transfert de son client à l'hôpital civil de Mantes, où il succomba à une « fièvre infectieuse », diagnostiqua le médecin.

LAINES PEIGNÉES

Stock important. Prix réduits.

PLANQUE, 7, rue Laffitte, Paris.

LEÇONS D'AUTO

Brevets civils et militaires garantis à forfait
Prix modérés. E. REDÉLÉ, 227, boulevard Pereire
(près rue Brunel). Ouvert le dimanche.

BIJOUX COMPTOIR ARGENTIN ACHAT

25, Rue Caumartin.



LAINE A TRICOTER, les
500 grammes.....
Chandail-Caleçons laine.
Un Cache-nez, une paire
Chaussettes, une grenade
des Alliés (Réchaud), ces
trois articles dans une
musette pour.....
Patins à roulettes : 25 fr. — Sac : 4 fr. 95
Tout à meilleur
marché chez
ELINS PIERRE
40, faubourg Montmartre (dans la cour)
Succursale : 162, avenue Malakoff (porte Maillot)
CATALOGUE GRATIS. — CALENDRIER-PRIME

VALEURS BELGES

ACHAT et VENTE de tous titres au comptant. Nous
payons les coupons de plus de 1.000 titres belges.
Prêts sur toutes garanties.

Banque Hollandaise, 11, rue Bergère, Paris.

SAVON TRICAP

SANS ACIDE

Nettoie tout. Purifie tout.

Absorbe : Huiles, Graisses, Cambrils, Coaltar.

ANTI-PARASITAIRE

Recommandé pour envois au front.

1,25 le tube, dans tous les Grands Magasins.

Vente en Gros : 1, r. Taibout, Paris, 14. Berg. 40.34.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandé..... 4 fr. »
Cartonnage élégant, à nos bureaux..... 1 fr. 75
Par poste, recommandé..... 2 fr. 30

Pour nos Soldats
Pensez aux

CHOCOLAT des GOURMETS

Fabrication française
perfectionnée. Vendu partout
en tablettes, bâtons ou poudre.

Communiqués

Il n'est pas raisonnable de voir des embusqués partout. Mais, par devoir envers la patrie et par fidélité au souvenir des braves qui sont morts pour elle, tous les Français patriotes sont contre les embusqués. Qu'ils s'inscrivent comme adhérents à la Ligue Nationale, dont le président est le général des Garetts. La Ligue poursuit efficacement tous les jours sa mission de justice et d'égalité. Son siège social est 45, rue Lafayette. C'est le dimanche 6 février, à 2 heures, à la salle des Horticulteurs, 84, rue de Grenelle, qu'aura lieu la première assemblée générale de la Ligue. M. Louis Barthou, ancien président du Conseil des ministres, y prendra la parole.

Le président de la République a fait remettre un don de 1.000 francs aux organisateurs, de la représentation Art et Charité, qui doit avoir lieu à l'Opéra, au bénéfice des artistes malheureux.

MARBRERIES GÉNÉRALES

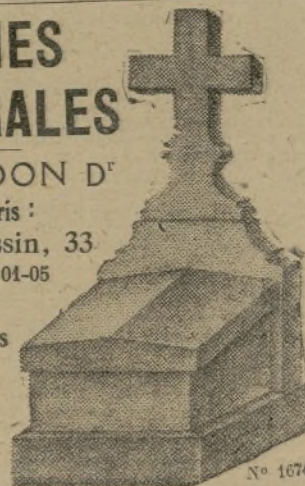
U. GOURDON D^r

Bureaux à Paris :

33, rue Poussin, 33

Tél. Anteuil 04-05

Spécialité de
Monuments funéraires
Chapelles
en tous marbres
granits
et pierres dures



N° 1674

SYENITE A POLI
INALTERABLE
D'ITALIE, D'ECOSSE
DE NORVEGE, ETC.

Le monument complet en
1^m x 2^m et 2^m 15 de haut :
Marbre Lunel, taillé avec
parties polies... Fr. 640
Syénite blanche, id... 1.180

Fabrication mécanique sur carrières, et ti-vraisons directes, procurant travail supérieur en grande économie.

Ateliers de sculpture mécanique à Carrare, permettant de livrer, presque au prix du marbre, des statues et sculptures d'une exécution absolument artistique.

Bustes et médaillons en marbre et en bronze d'après photographie. Palmes, couronnes, attributs militaires, plaques commémoratives en marbre et en bronze.

Envoi franco du catalogue, projets gratuits et devis avec prix tout posé partout en France ou rendu franco gare.

Si vous voulez le meilleur des Talons Caoutchouc

EXIGEZ UN TALON TOURNANT PORTANT LE NOM

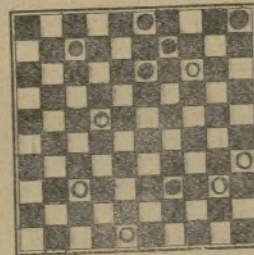
WOOD-MILNE

GARANTI A L'USAGE, le plus durable et le plus économique, le plus doux à la marche : Hommes, 1 fr. 50 la paire ; Dames, 1 fr. 25 la paire. Si vous ne pouvez pas vous procurer ces talons chez votre fournisseur habituel, adressez-vous Rayon 4 H E Skepper, 103, avenue Parmentier, Paris. Joindre mandat ou timbres-poste et donner le tracé de votre talon pour indiquer la grandeur.

Distractions pour les tranchées

N° 130. — DAMES, par M. Gaston Beudin.

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et gagnent.

N° 131. — Proverbe à trouver.

Un convive parfois à bon festin s'attable
Et son gaster n'éprouve aucun besoin urgent ;
Il essaie un morceau, bientôt est véritable
Le dicton : x'xxxxxxxxxxxxxxxx xxxxxx xx xxxxxxxx.

N° 132. — Charade

Mon un se chante, mon deux se sème
Et mon tout cause un mal extrême.

SOLUTIONS DES PROBLEMES

N° 127. — 1. 33 28 1. 32 23
2. 39 33 2. 23 29 meilleur.
3. 34 23

La suite, comme celle du numéro 123, donnée dimanche dernier.

N° 128. — Quine, nique.

N° 129. — On peut considérer la dépense totale comme valant 3 fois ce que le dernier a payé, soit 12 francs. La valeur des plats est donc 12:8 ou 1 fr. 50. Le premier en ayant fournis, soit 7 fr. 50, doit recevoir 3 fr. 50 ; le second en ayant fourni 3, soit 4 fr. 50, doit recevoir 0 fr. 50 pour que chacun ait en définitive une dépense de 4 francs.

Tout cela était, en somme, extraordinaire...

Que Felbert, au moment où il rejoignait le camp d'aviation français, au moment où le général le convoquait auprès de lui, dédaignât d'expliquer son évasion et semblât épouvanté à l'idée de confesser ses secrets soucis, cela ne pouvait qu'intriguer au plus haut point le général !

Le défenseur de Nancy insista :

— Ah, ça ! je ne comprends rien à vos façons ?... Qui diable peut vous faire croire que votre devoir n'est pas de m'obéir ? Je vous ordonne de parler ! Il s'agit bien d'une question militaire, n'est-ce pas ?

— Oui ! fit Felbert. Oui... et non !

La réponse était énigmatique au plus haut point, le général eut alors un geste de discrétion.

— Voulez-vous que je vous laisse quelque temps pour vous recueillir ?...

Mais il ne s'attendait, certes pas, à l'attitude que Felbert prenait désormais... L'infâme espion, l'aviateur qui se targuait auprès de l'Homme Noir d'avoir toujours été un « loyal » serviteur de Guillaume II, s'était brusquement avancé, avait saisi la main de son général, la serrait d'une brusque et familière étreinte, comme emporté par une émotion plus puissante que sa volonté :

— Mon général ! murmurait Felbert, je vous en prie... pardonnez-moi... Ne pas parler, ce serait manquer de confiance envers vous... ce serait peut-être me faire le complice d'un criminel... Mais cela m'est si douloureux de parler !

Or, de plus en plus, le général se persuadait que Felbert avait quelque grave confession à lui faire...

Simplement, l'officier conseilla :

— Ayez du courage ! voyons ! Vous savez bien qu'avant tout, je suis l'ami de ceux qui servent

sous mes ordres ?... Mais voulez-vous prendre conseil d'un camarade ? Vous pourriez demander à Nobody...

— A Nobody !...

Felbert répétait le nom de son frère d'armes d'un ton inexprimable, d'un ton de colère et de rage.

— Ah ça ! qu'avez-vous ? fit encore, fort surpris, le général. On dirait que vous pensez à Nobody...

Il n'acheva pas...

Felbert, maintenant, ne feignait plus d'hésiter.

Il parlait, au contraire, avec une ardeur contenue, comme si parler l'eût soulagé, eût diminué sa peine :

— Nobody ? mon général, Nobody ?... Ah ! vous ne savez pas ce que j'ai à vous dire de lui !

— De lui ?... Mais quoi donc ?

— Mon général, je suis obligé de porter devant vous les accusations les plus graves et les plus redoutables à l'encontre de Nobody ! Mon général, j'accuse Nobody d'être un traître, d'être un espion au service de l'Allemagne !...

Et tandis qu'ahuri, le général se demandait s'il ne rêvait point, lentement, mais avec une précision extrême, Felbert poursuivait :

— Mon général, Nobody mérite la mort ! Nobody, je ne peux plus en douter maintenant, est indigne de servir dans l'armée française !...

...Oh ! le tragique, l'abominable récit, qu'il faisait alors au général, haletant d'angoisse, le misérable Felbert !...

Il relatait les soi-disant incidents qui avaient marqué sa capture dans les lignes prussiennes, mais il les relatait étrangement :

(La suite à demain.)

THÉÂTRES

A l'Odéon. — Aujourd'hui, en matinée et en soirée, première et seconde représentations de *Charles II et Buckingham*, comédie historique en cinq actes d'Alexandre Dumas père jouée par MM. Lehmann, roi d'Angleterre; Pierre Bertin, Yonnel, Bullier, Duard, Darras, Derigout, Duvivier, Russel, Mmes Bertrande, Falconnetti, Bersange.

Le Théâtre aux armées. — Le Théâtre aux Armées, l'œuvre fondée par M. Emile Fabre, administrateur général de la Comédie-Française, avec l'agrément de M. le ministre de la Guerre et du généralissime, donnera demain sa première représentation sur le front.

Le comité d'honneur et de patronage du Théâtre aux Armées est ainsi composé : M. le président de la République ; M. Briand, président du Conseil ; M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ; M. Dalmier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts ; MM. Jean Dupuy, président du Syndicat de la Presse parisienne ; Romain Coolus, président de la Société des Auteurs dramatiques ; Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres ; Jean Alcard, Brieux, A. Capus, Maurice Donnay, Henri Lavedan, Jean Richepin, Edmond Rostand, de l'Académie française ; Deutsch de La Meurthe, Gaston Menier, baron Henri de Rothschild, Albert Carré, P. Gavault, Gheusi, Isola, Jacques Rouché ; Mmes Raymond Poincaré, Antonin Dubost, Paul Deschanel, Bartet, marquise de Ganay, comtesse Mathieu de Noailles, Rigaud, baronne Edmond de Rothschild, Séverine ; secrétaire général, M. Alphonse Siché.

Spectacles de la semaine. — A LA COMÉDIE-FRANÇAISE : Lundi 31, relâche ; mardi 1^{er} février, en soirée, à 7 h. 45, *Tartuffe*, l'Enigme (abonnement) ; mercredi 2, en soirée, à 8 heures, *Primrose* ; jeudi 3, matinée à 1 h. 30 (abonnement, billets blancs), *Horace* et *Lydie*, le Monde où l'on s'ennuie ; en soirée, à 8 heures (abonnement), l'Ami des femmes ; vendredi 4, en soirée, à 7 h. 45, le *Dédale* ; dimanche 6, matinée à 1 h. 30, *Britannicus*, *Blanchette* ; en soirée, à 8 heures, *L'Aventurière*, l'Anglais tel qu'on le parle.

A l'OPÉRA-COMIQUE : Jeudi 3 février, matinée à 1 h. 30, *Manon* (Mlle Suz. Cesbron, MM. Paillard, Jean Périer, Ghasne), le *Tambour* (Mlle Marthe Chenal). Samedi 5, à 8 h. 15, la *Tosca* (Mlle Marthe Chenal, MM. Fontaine, Jean Périer). Dimanche 6, matinée à 1 h. 30, le *Juif polonais*, *Cavalleria rusticana* ; soirée à 8 heures, *Werther*.

A l'ODÉON : Mercredi 2 février (soirée), l'Espionne ; jeudi 3 (matinée), *Phèdre*, les *Fourberies de Scapin* ; conférence de M. Léopold Lacour (abonnement, série verte) ; jeudi (soirée), *Charles II et Buckingham* ; vendredi 4, matinée de gala, représentation au bénéfice de l'œuvre nouvelle des Crèches parisiennes ; soirée, l'Espionne ; samedi 5, matinée, *Charles II et Buckingham* ; soirée, *Sévero Torelli* ; dimanche 6, matinée, le Médecin malgré lui, le *Secret de Polichinelle* ; soirée, l'Espionne.

Au TRIANON-LYRIQUE : Lundi, relâche ; mardi, à 8 h. 15, première représentation (reprise), de *Rip* ; mercredi, à 8 h. 15, le *Barbier de Séville* ; jeudi, matinée à 2 h. 15, *Joséphine vendue par ses sœurs* ; soirée à 8 h. 15, *Fils d'Alsace* ; vendredi, à 8 h. 15 (deuxième représentation), *Rip* ; samedi, à 8 h. 15, *Joséphine vendue par ses sœurs* ; dimanche, matinée à 2 h. 15, le *Val d'Andorre* ; soirée, les *Noces de Jeannette*, la *Fille du régiment*.

A la Schola Cantorum. — Aujourd'hui, à 3 heures, à la Schola, 269, rue Saint-Jacques, concert donné par la manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois, avec le concours de M. Vincent d'Indy, Mmes Blanche Selva, Philip, Jeandet et M. Louis Vigner.

Matinées nationales. — Aujourd'hui, à 3 heures, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, seizième matinée nationale avec le concours de : Mlle Montjovet, Mlle Paule Andral, de l'Odéon, Mlle Juliette Mérovlitch, M. Henri Rabaud, et de l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire. Allocation de M. Emile Boutroux, de l'Académie française.

Aux Capucines. — Rappelons que le théâtre des Capucines donnera aujourd'hui dimanche, à 2 heures 1/2, une nouvelle matinée de son grand succès, *En franchise !* la triomphale revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier ; A l'étage au-dessus, l'amusante et fine comédie de M. Maurice Hennequin, et *Oh ! pardon !* le délicieux prologue de M. René Chauvel, avec toute la brillante interprétation du soir : miss Campton, Miles Méridol, Derna, Albany, Darlys, Carel, Calvet, MM. Berthez, Etchepare, Grouillet, Signoret jeune, G. Battaille, etc.

A l'Olympia. — Aujourd'hui, en matinée et en soirée, deux grandes représentations de *Ma Gosse*, le triomphal sketch d'Yves Mirande et Henry Caen, avec l'excellente Polaire, Magnard, Bruel, Barally et toute la remarquable distribution. Egalement au programme : les fameux *Hanlon-Charles*, la divette Suzanne Desgraves, *Greet and Good*, le joyeux Bruel, Fernandez, la diva Aida, the Werds Bros, Maud Avril, Coquelli, Henriette Lefèvre (la reine du diabolito), *Madzo*, *Clelia Robert*, *Harryso*, etc. Fauteuils : 1, 2, 3 francs.

DIMANCHE 30 JANVIER

La matinée

Opéra. — A 2 h. 30, spectacle varié.

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Horace*, le *Malade imaginaire*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Werther*, les *Cadeaux de Noël*, *Odéon*. — A 2 heures, *Charles II et Buckingham*. Même spectacle que le soir : *Apollo*, 2 h. ; *Antoine*, 2 h. 30 ; *Ambigu*, 2 h. 15 ; *Athénée*, 2 h. ; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15 ; *Capucines*, 2 h. 30 ; *Châtelet*, 2 h. ; *Cluny*, 2 h. 15 ; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30 ; *Grand-Guignol*, 3 h. ; *Gymnase*, 2 h. 45 ; *Palais-Royal*, 2 h. 30 ; *Porte-Saint-Martin*, 1 h. 45 ; *Réjane*, Renaissance, 2 h. 30 ; *Vaudeville*, 2 h. 30 ; *Sarah-Bernhardt*, 2 heures.

Théâtre des Champs-Élysées. — Concert Victor Charpentier. Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *Joséphine vendue par ses sœurs*.

Vaudeville. — (Voir programme soirée.)

Olympia. — A 2 heures. (Voir programme ci-dessus.)

Concerts-Touche. — A 3 heures et 8 h. 45.

Concerts-Rouge. — A 3 h. 30, grande matinée à orchestre.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30, (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, l'Ami des femmes.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Carmen*.

Odéon. — A 7 h. 30, *Charles II et Buckingham*.

Ambigu. — A 8 heures, *Sherlock Holmes*.

Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), la *Belle Aventure*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, l'École des civils.

Athénée. — Relâche.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 150-40). — A 8 h. 30, *En franchise !* revue ; A l'étage au-dessus ! Oh ! pardon !

Châtelet. — A 7 h. 55, les *Exploits d'une petite Française*. Cluny. — A 8 h. 30, *Ferdinand le Noceur*.

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancées de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, l'Angoisse, le Siège de Berlin.

Gymnase. — A 8 h. 45, les Deux Vestales.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, Anna Karénine.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, Madame Sans-Gêne.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Pottu ; Hortense a dit : J'm'en f... ; Renaissance. — A 8 h. 30, la Puce à l'oreille.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, l'Aiglon.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, le Barbier de Séville.

Variétés. — A 8 h. 30, Miquette et sa mère.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Ma rose*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les *Vampires*, 4^e série : l'Evasion du mort ; En Lorraine. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — La Relique du bonheur ; Rigadin a les pieds sensibles ; les Mystères. Actualités militaires.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

A l'Université des Annales

Deux belles conférences à l'Université des Annales où M. Jean Richepin, continuant mercredi la série de ses belles conférences sur la littérature anglaise, parla du « Dramatic au temps de Shakespeare ». Il commenta, avec son éloquence et son érudition chaleureuses, Marlowe, Cyril Tourneur, etc.

Hier, M. Henri Cain symbolisa l'âme russe en parlant des chants populaires si en honneur dans ce noble pays. Mme Félicia Litvine, admirable dans son costume national, chanta quelques-uns de ces chants étranges qui évoquent la steppe glacée, l'isba familiale, tout l'empire des tsars... Merveilleusement secondée par M. d'Ariel, un ténor à la voix charmante, et par les chœurs, le public eut encore la joie d'applaudir Mlle Marthe Urban et M. Aveline, de l'Opéra, dans leurs danses cosaques.

Ces deux conférences paraîtront dans le Journal de l'Université des Annales (51, rue Saint-Georges).

FAITS DIVERS

PARIS

Le feu

Hier matin, à 9 heures, un commencement d'incendie s'est déclaré dans les bureaux d'une société industrielle situés au troisième étage, 64, rue de la Chaussée-d'Antin. Dégâts purement matériels.

A 1 h. 1/2 de l'après-midi, le feu a détruit en partie la boutique de Mme Coste, brocanteuse, 16 bis, impasse Ronce.

Un tramway renverse une voiture

Rue des Pyrénées, en face du numéro 117, un tramway de la ligne Cours de Vincennes-Saint-Augustin a renversé une voiture de livraison conduite par M. Emile Legrand, âgé de cinquante-neuf ans, demeurant 4, passage du Sud.

M. Emile Legrand a été assez grièvement blessé, ainsi que son fils, Albert, âgé de seize ans, qui l'accompagnait.

DÉPARTEMENTS

Un meurtre involontaire

MORLAIX. — Les frères Picart, René, quarante-neuf ans, cultivateur, et Bastien, quarante ans, soldat au 3^e colonial, en congé de convalescence, et leur beau-frère, Sallour, trente-six ans, soldat au 1^{er} d'infanterie, en congé de six jours, se trouvaient réunis chez eux, au village de Mondenon-en-Guiclan. Sallour avait apporté du front un revolver allemand ; il le montrait à ses beaux-frères ; en examinant l'arme, Bastien Picart, ignorant qu'elle était chargée, fit jouer la détente ; René, atteint en pleine poitrine, tomba mort.

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, la deuxième série du groupement des Amis de Paris visitera la Pharmacie des Hôpitaux, 47, quai de la Tournelle. Cause-rie par M. Léon Maillard.

A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Demain lundi, à 2 h. 1/2 : *Héroïnes féminines de la grande guerre*, conférence par M. Henri Robert.

La Bourse de Paris

DU 29 JANVIER 1916

La semaine prend fin sur une séance au cours de laquelle la fermeté ne s'est pas démentie un seul instant. Elle s'est plus particulièrement affirmée, au parquet, sur l'Extérieure espagnole, d'une part, et sur la Banque de France, de l'autre, et en banque, sur les caoutchoutières, qui regagnent de légères fractions.

Nos rentes se maintiennent au niveau de la veille, soit, le 3 0/0 à 61, le 5 0/0 à 88,40.

Aux fonds étrangers, l'Extérieure passe à 88,75 contre 88,50 hier.

Dans le groupe des établissements de crédit, la Banque de France se fixe au cours rond de 4.500.

Grands Chemins français à peu près inchangés.

Parmi les valeurs diverses, le Rio conserve aisément ses progrès antérieurs à 1.598.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,99 ; Suisse, 113 ; Amsterdam, 249 1/2 ; Pétersbourg, 173 ; New-York, 587 ; Italie, 86 1/2 ; Barcelone, 558 1/2.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

Parmi les citations à l'ordre du jour, nous relevons celle du comte François de Brémont d'Ars, chef d'escadrons au 14^e hussards : « Officier supérieur très énergique ; le 22 août 1914, au combat d'Ethie (Belgique), après la mort du lieutenant-colonel de Hauteclouque, a, par sa décision et son courage, rassemblé sous le feu de l'ennemi, les débris du régiment et protégé la retraite de la division. »

Le chef d'escadrons de Brémont d'Ars a été porté comme disparu.

MARIAGES

Le mariage de M. Camille Tardiveau avec Mme Jeanne Marie Gachet, fille de M. Gachet, premier secrétaire d'ambassade, décédé, vient d'être béni dans l'intimité en l'église Saint-Honoré d'Eylau.

En l'église Sainte-Marguerite de Westminster, à Londres, vient d'être célébré le mariage de lord Granby, fils unique du duc et de la duchesse de Rutland, avec miss Kathleen Tennant, fille de Mr et de Mrs F. Tennant. Lord Granby fait partie du 4^e bataillon Leicestershire.

NAISSANCES

Mme Pierre Franck, femme du capitaine, a donné le jour à une fille qui a reçu le prénom d'Antoinette.

La baronne Portalis, femme du lieutenant de vaisseau, a mis au monde à Tournon une fille qui a reçu le prénom de France.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. André Regnault, préfet honoraire ;

De M. Louis du Pèrier, conseiller général de la Haute-Garonne, maire de Monestrol, décédé à Toulouse ;

De M. Ernest Royer, notaire à Gerberoy (Oise) ;

Du lieutenant de liaison Albert Ditté, second fils du général, gouverneur de Calais, qui a déjà perdu son fils aîné, le commandant André Ditté, des spahis. Le lieutenant Ditté fut tué par un aviatik ;

De M. Jean Nicard, fils du docteur Nicard, médecin-chef au 134^e d'infanterie, et de Mme Maurice Nicard ;

Du marquis de Prat de Nantouillet, ancien ambassadeur d'Espagne à Constantinople ; il avait épousé la princesse Elisabeth Soutzo et laisse deux enfants : M. de Prat y Soutzo, secrétaire de la légation d'Espagne à Athènes, et Mlle Hélène de Prat.

LES SPORTS

CYCLISME

Le Prix des Jeunes. — Cette épreuve, organisée par la France Athlétique et Sportive et réservée à ses sociétaires, se disputera ce matin, à 9 heures, au Vélodrome d'Hiver de la rue Nélaton, sous forme de course-poursuite par équipes de deux coureurs. Les équipes se rencontreront successivement en matches à deux et s'élimineront ainsi tour à tour, jusqu'à ce qu'il ne reste plus en présence que deux équipes qui disputeront la finale.

FOOTBALL

LES REUNIONS DE CE JOUR

La Coupe des Alliés. — Gallia Club (1) c. C.A.XIV^e (1), à 2 h. 15, allée Monceau, 64, Le Perreux.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Deuxième série. — Equipes premières. — Groupe I : Standard Athletic Club c. A.S. Française, à 2 h. 15, au haras de Suresnes. A.S.F. 1 h., Métro Maillot ; Rueil Athletic Club c. C.A. d'Enghien, à 2 h. 15, à la Malmaison. — Groupe II : U.S. Paris-Lyon-Méditerranée c. Légion Saint-Michel, à 2 h. 15, à Villeneuve-Triage ; C.A.S. Générale c. Paris Université Club, à 2 h. 15, à Auteuil. — Equipes secondes. — Groupe I : A.S. Française c. S.C. Choisy-le-Roi, à 2 h. 15, à Ivry ; C.A. d'Enghien c. Rueil Athletic Club, à 2 h. 15, à Eaubonne. — Groupe II : Légion Saint-Michel c. U.S. Paris-Lyon-Méditerranée, à 2 h. 15, rue Olivier-de-Serres ; Paris Université Club c. C.A.S. Générale, à 2 h. 15, à la Croix-de-Berny. — Equipes troisièmes. — S.C. Choisy-le-Roi c. A.S. Française, à 2 h. 15, rue Pompadour, à Choisy.

Deuxième série. — Equipes premières. — Groupe A : C.A.S. Garennois c. J.S. Chatou, à 2 h. 15, boulevard National, à la Garenne-Colombes ; U.S. Clodoaldienne c. U.S. Maisons-Laffitte, à 2 h. 15, rue du Prieur, à Saint-Cloud. — Groupe B : P.L. Jean-Macé c. C.R. Marne, à 2 h. 15, à Pavillons-sous-Bois. — Groupe C : Cosmopolitan Club c. S.C. Choisy-le-Roi, à 2 h. 15, rue de Montmorency, à Taverny ; forfait du F.C. Paris. — Equipes secondes. — J.S. Chatou c. C.A.S. Garennois, à 2 h. 15, à Chatou ; U.S. Maisons-Laffitte c. U.S. Clodoaldienne, à 2 h. 15, à Maisons-Laffitte.

Les Challenges de la F.G.S.P.F. — Union Régionale de la Seine. — Equipes premières. — Groupe A : E.S. Bienfaisance c. A.P. de la Garenne-Colombes, à 2 h. 30, aux Vallées. — Groupe B : J.A. de Montrouge c. Patronage Olier, à 2 h. 30, fort de Montrouge. — Groupe C : A. Jeunes du Kremlin c. U.A. Chantier, à 2 h. 30, terrain A.J.K. — Groupe D : Gauloise de Pantin c. France des Lilas, à 2 h. 30, fort d'Aubervilliers. — Groupe E : U.S. Courbevoisienne c. Lorette Sports, à 2 h. 30, à Courbevoie ; J.S. de Colombes c. C.S. des Epinettes, à 2 h. 30, à Colombes ; Championnet Sports c. Société de Sonis, à 2 h. 30, à l'Île-Saint-Denis. — Equipes secondes. — Groupe C : U.A. Chantier (B) c. Patronage Olier (A), à 2 h. 30, à Charentonneau.

Le Challenge des « Marie-Louise » (F.G.S.P.F.). — Groupe A : Saint-Louis de Vaugirard c. Saint-Louis de Gonzague de Clamart, à 2 h. 30, terrain S.L.V. ; Lorette Sports c. A.S. Bon-Conseil, à 2 h. 30, Ile-Saint-Denis ; U.S. de Passy c. C.S. Epinettes, à 2 h. 30, terrain de l'U.S.P. — Groupe B : Michaël Club c. S.A. de Bercy, à 2 h. 30, à Charentonneau ; Cadets Saint-Victor c. Jeanne d'Arc de Rosny, à 2 h. 30, à la Vache-Noire ; H.S. Charonnais c. Saint-L. de Vincennes, à 2 h. 30, terrain H.C.C.

La Coupe de la F.S.A.P.F. — C.P. Français c. Parisian Athletic Club (1) à Charentonneau, 230, av. de la République ; E.S. Parisienne (1) c. J.A.S. Parisienne (1), forfait de la J.A.S.P.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

S.W.
PLUS DE PIEDS GELES
Plus d'Ampoules. — Jamais d'Humidité.
avec les **CHAUSSETTES S.W.**
en toile graissée et antiseptisée
0.85 cent. la paire. Fr. 0.95
En Vente Grands Magasins, Pharmacies, etc.
S. Wolf, fabricant, Remiremont (Vosges).

EAU VERTE
DE
MONTMIRAIL
(VAUCLUSE)
LE
PURGATIF FRANÇAIS

Pour les Militaires
Prix spéciaux pendant la Guerre
BOUSSOLES réglementaires, 575, 41, 350 et 2.50
JUMELLES militaires..... 65, 58, 45 et 25
MONTRES bracelet, argent et nickel, 54, 44 et 32
Franco de port et d'emballage pour la zone des Armées.
J. AURICOSTE O. I., F. O., Horloger de la Marine
de l'Etat et du Service Géographique de l'Armée.
10, RUE LA BOÉTIE, PARIS

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 31, Pharsais, 12, B^e Bonne Nouvelle, Paris

Képhaldol
Comprimés souverains contre
LES DOULEURS
Les névralgies, sciaticques, migraines, maux
de reins, rages de dents, rhumatismes sont
vite calmés et guéris par le Képhaldol: spéci-
fique absolument inoffensif et sans rival.
J. RATIÉ, ph^m, 45, rue de l'Echiquier, Paris
et toutes Pharmacies. 0 fr. 50
Le grand tube 3 fr. 50. La petite boîte

LE MEILLEUR, LE MOINS CHER
DES ALIMENTS MÉLASSÉS
PAIL'MEL
POUR CHEVAUX
ET TOUT BÉTAIL
USINES A VAPEUR A TOURY (LOIRE)

Coaltar Saponiné
Le Beuf
ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS
Ce produit jouit d'une efficacité
très grande dans les cas d'**Angines**
couenneuses, Leucorrhées,
Blessures de guerre, Anthrax,
Otites infectieuses, Ulcères,
Herpès, etc., c'est au médecin, dans
ces circonstances, qu'il appartient de
régler son mode d'emploi
Ses remarquables propriétés
détensives et antiseptiques en
font, en outre, un produit de choix
pour les usages de la **TOILETTE**
(ablutions journalières,
lotions du cuir chevelu qu'il
tonifie, **soins de la bouche**
qu'il assainit, **lavage des nour-**
rissons, etc.,)
DANS LES PHARMACIES
Se méfier des Imitations.

Urétrites
PAGÉOL
ANTISEPTIQUE ÉNERGIQUE des VOIES URINAIRES
Guérit vite et radicalement
Supprime douleurs
ÉVITE TOUTE COMPLICATION
Comm. à l'Académie de Médecine
par le Professeur LAGRANGE, Médecin principal de
la Marine, anc. Prof. à l'École de Médecine navale.
Laborat. de l'URODONAL, 21, Rue de Valenciennes, Paris.
1/2 Boîte: franco 6 fr.; Grande Boîte: 10 fr.; Etranger 7 et 11 fr.

Elle est roulante!...

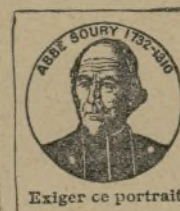
TYPE MILITAIRE
ROUE LIBRE
ET FREIN SUR JANTE
175 Francs
MESTRE & BLATGÉ
46, avenue de la Grande-Armée
PARIS

Lampe Electrique "ETAT-MAJOR" MARQUE DÉPOSÉE
Spéciale pour l'Armée. Valeur lumin. 100 mèt. Éclairage intern. 30 h.
7, Rue Guy-Patin, Paris (près la Gare du Nord). Notice franco.

la Blédine
JACQUEMAIRE
L'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants, des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent
de l'estomac ou de l'intestin.
ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries.
2^e la Boîte
contenant 400 g^m net de farine délicieuse
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux
Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

PNEUS A CORDES
PALMER
(CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERFURES)
24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

Maladies de la Femme



La femme qui vou-
dra éviter les Maux de
tête, la Migraine, les
Vertiges, les Maux de
reins qui accompa-
gnent les règles, s'as-
surer des époques ré-
gulières, sans avance-
ni retard, devra faire
un usage constant et
régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est
sujette à un grand nombre de maladies
qui proviennent de la mauvaise circula-
tion du sang. Malheur à celle qui ne se
serra pas soignée en temps utile, car les
pires maux l'attendent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est
composée de plantes inoffensives sans
aucun poison, et toute femme soucieuse
de sa santé doit, au moindre malaise, en
faire usage. Son rôle est de rétablir la
parfaite circulation du sang et décon-
gestionner les différents organes. Elle fait
disparaître et empêche, du même coup,
les Maladies intérieures, les Métrites, Fi-
bromes, Tumeurs, Cancers, Hémorragies,
Pertes blanches, les Varices, Phlébites,
Hémorroïdes, sans compter les Maladies
de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs,
qui en sont toujours la conséquence. Au
moment du Retour d'âge, la femme de-
vra encore faire usage de la JOUVENCE
de l'Abbé SOURY pour se débarrasser
des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, et
éviter les accidents et les infirmités qui
sont la suite de la disparition d'une for-
mation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve
dans toutes les Pharmacies, 3 fr. 50 le flacon,
4 fr. 10 franco gare. Les 3 flacons 10 fr. 50
franco, contre mandat-poste adressé à la
Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

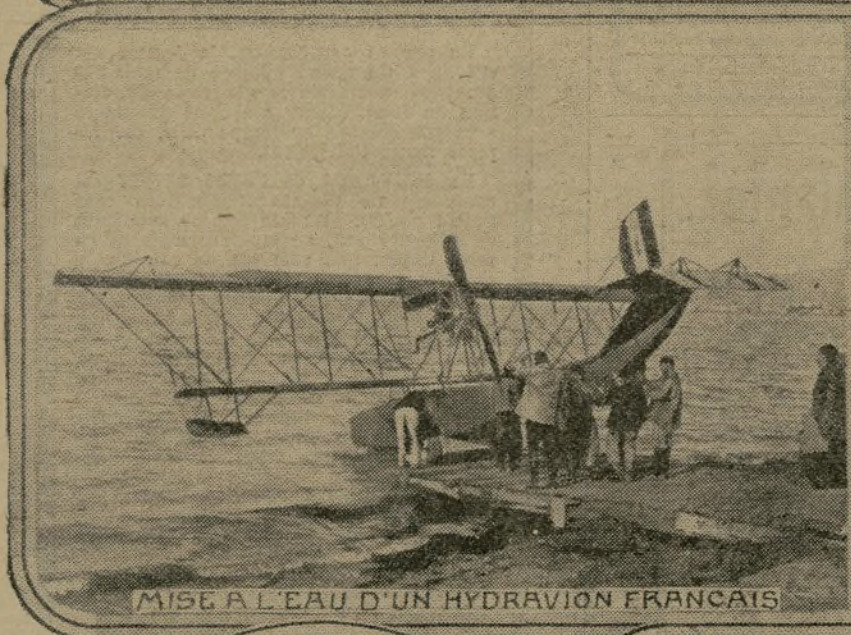
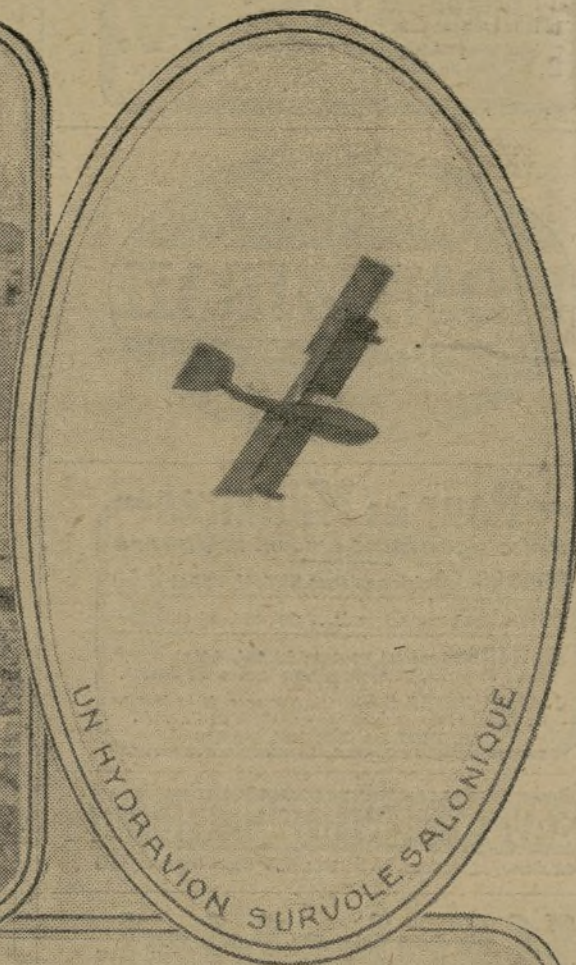
(Notice contenant renseignements gratuits) (80)

Avis
AU BON MARCHÉ
PARIS
Maison A. BOUCICAUT
de **BLANC**
aura lieu **Lundi 7 Février**
L'Exposition

Dans le camp retranché, à Salonique



UN POSTE AVANCE DANS LE CAMP RETRANCHE DE SALONIQUE



MISE A L'EAU D'UN HYDRAVION FRANCAIS



L'HYDRAVION VA PRENDRE SON VOL



TROUPES FRANÇAISES TRAVERSANT LE GALIKO

Le camp retranché de Salonique est devenu une formidable cité de guerre. De l'avis des experts, les tranchées avancées y dépassent en perfection tout ce qui fut fait, en le genre, sur tous les fronts. L'action des avions et hydravions est incessante. Dans les postes avancés, les soldats ont construit de confortables paillotes et gütounes.

Ayuntamiento de Madrid